

# Le petit Babillard



## illustré

A la recherche des traces du passé  
de nos villages.

2,50\*euros

\*Frais d'envoi, de distribution  
ou de mise à disposition inclus.

## Soins, croyances et praticiens hier entre Ervè et Vègre.

### Vers l'âge de raison

Il est encore loin le jour où les pages du Petit Babillard illustré viendront se glisser dans votre I-Phone\* et où vous pourrez les feuilleter, comme en vrai, sur le petit écran, même si les Ateliers d'histoire de la Charnie ont déjà mis le doigt dans l'engrenage Internet avec le site de la Pierre babillarde. Malheureusement, le temps manque pour l'animer et l'enrichir comme nous aimerions pouvoir le faire. Mais le plus fascinant n'est pas dans ces prouesses technologiques. Ce qui émerveille, c'est de voir comment au fil du temps un réseau de relations a pu renaître et se développer bien au-delà de la Charnie et du petit village de Blandouet où, il y aura bientôt sept ans, tout a commencé. Sept ans, l'âge de raison pour les Ateliers et tout reste possible, tout reste ouvert.

En réponse à la question posée par Ouest-France\*\* sur l'identité mayennaise, Gérard Leclerc, ancien journaliste dans ce quotidien répond « Je suis né à Laval/j'ai été nommé à Laval et j'y suis resté/je l'ai fait par choix/j'ai pensé que la Mayenne était le lieu idéal pour approfondir/tout simplement parce que les gens sont plus accessibles qu'ailleurs/mais je ne sais pas si l'identité mayennaise existe vraiment. Ce qu'on peut dire c'est que le mayennais n'est pas quelqu'un de volubile. C'est un terrien qui a besoin de s'ancrer dans sa terre. Il y a un attachement à des villages, à des racines, à de grandes familles d'agriculteurs et d'artisans. »

A part le fait que nous pouvons être aussi babillards, il suffirait de remplacer la référence à la Mayenne par la Charnie pour faire nôtre ce propos.

La Charnie est un pays sans frontières dont les seules limites passent par le cœur de celles et ceux qui la sentent vibrer en eux. Et puisque nous sommes sans cesse plus nombreux à savoir que nous l'aimons, nous continuerons d'en écrire l'histoire, ensemble, jour après jour, de toutes nos différences.

\* Le quotidien Libération est le premier média de la presse écrite française qui vient ainsi de relier papier et écran.

\*\* Ouest-France, Mayenne, Une identité mayennaise ? Oui, mais laquelle ?, mardi 24 novembre 2009, p.8.



*Saint Denis-d'Orques se détache sur l'horizon au sortir de la forêt de la Grande Charnie.*

# L'édito

## Rencontres...

Deux nouvelles aux AHC\*... Lune est née à Torcé-Viviers puis est revenue y vivre après de longues années passées à Paris... L'autre, née à Paris, s'est installée à Torcé-Viviers en 1980 pour y enseigner. C'est notre engagement dans la vie de la commune et des associations et le plaisir que nous avons toutes les deux à vivre ici, qui sont à l'origine de notre rencontre et de notre amitié.

En juin 2009, à l'occasion d'une exposition sur le patrimoine réalisée par les enfants de l'école, nous avons rencontré Frédéric Baudry qui nous a présenté le petit Babillard et parlé des AHC.

« Collecter, garder en mémoire, écouter, partager ces histoires qui nous concernent, qui nous touchent ». Tout naturellement nous avons adhéré à cette idée.

Et c'est ainsi que nous avons participé à notre première veillée à Blandouët le 17 octobre dernier. Quelle surprise, quand nous avons vu sur grand écran la photo de Mme Peintre dans son restaurant à Torcé et la présence de Mme Chaumont, sœur de Mme Peintre, commentant les images, nommant chaque personne dont nous gardons nous aussi le souvenir.

La boucle était bouclée... nous étions à notre tour « dans l'histoire ».

**Colette Attrait et Josiane Réauté, Torcé-Viviers-en-Charnie.**

*\* Ateliers d'histoire de la Charnie.*



*Torcé-Viviers,  
blotti au pied de la forêt de la Grande Charnie.*

Le petit Babillard illustré, chez Marie Nédélec, n°5 place Adam Becker, 53270 Blandouët – <http://ateliersdelacharnie.free.fr> – Directeur de la publication : Frédéric Baudry – Comité de rédaction : Corinne Allain, Colette Attrait, Nicole Baudry, Judith Davis, Florence Dorizon, Jean-Claude et Nelly Dorizon, Sylvie Gohier, Josette Grandin, Martine Letourneur, Marguerite Montaroux, Jean-Pierre Morteveille, Marie Nédélec, Josiane Réauté.

Ont également participé à la rédaction et à la réalisation de ce numéro : Suzanne Aristée, Fernande Ausselin, Marc Bernier, Marie-Louise Chaumont, Bernard Clairet, Elsa Demé, Madeleine Heurtebise, Marie Houllière, Thérèse Desnos, Roger, Pierre et Jean Lépine, Jean Louatron, Hélène Melot, Louis Morteveille, Constance Pilon, Roger Plot, Thérèse Plu-Prôleau et Bernard Plu, Renée Renard, Yves Robin, Solange Schlegel, Catherine Tchersky-Müller, Anita Tollemer, Raphaël Veillepeau.

Mise en page : Séverine Baudry – Abonnements-distribution : Corinne Allain, Nicole Baudry, Marie-Louise Nédélec – Trésorière : Nicole Baudry – Le petit Babillard illustré est une publication du comité des fêtes et d'animation de Blandouët. Imprimerie : Imprim'services, 53960 Bonchamp-lès-Laval. Dépôt légal, juin 2005. ISSN : 1771-7051 – Imprimé sur papier recyclé avec des encres végétales sous le label imprim'vert.

## Dans les boîtes à courrier

### En distribuant le petit Babillard illustré...

« C'est bien ce que vous faites, ça nous aide à nous intégrer ici. On vient de Sologne et de Côte-d'Or. C'est pareil là-bas ».

**F. B. Du côté de la Motte, à Sainte Suzanne, le 14 juillet 2009.**



### Le PBI nouveau est arrivé !

C'est l'heure du déjeuner, l'heure aussi du courrier : aujourd'hui une grande enveloppe grise d'où « il » extrait une gazette, en tourne les pages, la pose. Nonchalamment « elle » se saisit du journal, tourne les pages, le pose, mange son hors-d'œuvre. « Il » reprend le journal attentif aux photos. « Ta viande refroidit » dit-elle. « Il »

pose le journal, « elle » s'en saisit, lit un article : sa viande est froide.

Au cours du repas silencieux le magazine change ainsi de mains. « Elle » abandonne et va dans la cuisine, puisqu' « il » ne le lâche plus.

« Ils » ont pris un premier contact avec le PBI n° 11 des Ateliers d'histoire de la Charnie !

**Marguerite Montaroux-Marteau, Le Mesnil-le-Roi (78)**

## Bonjour,

« Le n°11 du petit Babillard m'a beaucoup plu. D'abord, je découvre un auteur de l'Académie française dont les parents sont de Blandouet. Je vais commander le livre mentionné de Jean Clair.

L'article de Marguerite Montaroux m'a appris des recettes et des termes dérivés du lait peut-être encore utilisés de nos jours.

Le pain : c'est vrai qu'il se conservait longtemps et j'ajoute qu'il était bien meilleur que la baguette d'aujourd'hui. Les tartines de beurre étaient un vrai goûter, énormes et délicieuses.

C'était il y a plus de 50 ans !

J'attends le 12ème. Bon courage. Cordialement. »

**Catherine Tchersky-Muller, Montestruc-sur-Gers (32), 31/07/09.**

## « C'était en juillet, la noce à Aimée... »

« Ce vendredi 4 septembre, nous nous sommes rendus, mon frère et moi, dans le village de Blandouet pour 2 raisons : se recueillir sur la tombe de notre papa et récupérer le petit Babillard n°11 chez Mme Ausselin.

Arrivés à Laval, quelle ne fut pas notre surprise et notre vive émotion de lire l'article écrit par M. Baudry.

Oui notre papa aimait écrire ses souvenirs dans le village de Blandouet et a du me passer le virus. En effet, j'ai commencé en début d'année à écrire mes souvenirs de petite fille à Blandouet pour les transmettre à mes enfants et surtout petits-enfants.

Dans ce recueil, j'évoque une scène jouée par les en-

fants du village lors d'une kermesse au château de Chambord (enfants déguisés pour un mariage, Roselyne Plard en mariée, mon frère Bernard en marié et moi-même en grand-mère) accompagnée de la chanson suivante

« C'était en juillet, La noce à Aimée, Avec Désiré, Son cher fiancé... »

Je ne me souviens plus de la suite. Si quelqu'un retrouve les paroles, je serais très heureuse de les recevoir et vous remercie à l'avance. »

**Thérèse Plu-Prioleau et Bernard Plu, Laval, le 18/09/09.**

## On débâche !

Nous souhaitons que l'article « Jardins bâchés » paru dans le dernier numéro n'ait choqué personne. Lorsque celui qui a entretenu sa vie durant son potager le recouvre d'une bâche, c'est le plus souvent parce que la force lui fait défaut, que la santé le contraint à quitter sa maison ou qu'il est devenu bien trop grand pour le nombre de bouches qu'il reste à nourrir. En effet, le charme si souvent évoqué, lorsqu'il est question de campagne, ne doit pas faire oublier que la terre est d'abord un labeur. Néanmoins ce charme existe, c'est pourquoi des jardiniers, à Evron comme ailleurs, essaient de le maintenir en remplaçant les pelouses de la maison de retraite par un jardin des senteurs et que, certains jours, le menu qui y est servi en a les saveurs. Mais le potager n'est pas un espace du passé. Le nouvel essor des jardins ouvriers, le réseau des Amap\* sont autant de preuves de la vitalité de ce lien entre « la terre et la bouche ». Et demain, en Charnie, après avoir participé aux « Médiévales » de Sainte Suzanne, des membres des Ateliers d'histoire de la Charnie sont déjà engagés dans la préparation de Planète en fête\*\* des 2 et 3 juillet prochains, toujours dans la cité. En projet, sous la houlette de Judith Davis et Nelly Dorizon : le défrichage\*\*\* d'un jardin abandonné, sous les remparts de « la Perle du Maine », pour y implanter un potager bio consacré aux variétés anciennes !

\*<http://www.reseau-amap.org/>

\*\*[www.planete-en-fete.fr](http://www.planete-en-fete.fr)

\*\*\* samedis 16 et 23 janvier 2010

## Les actualités

### Expo "Du hameau au château"

Depuis le 26 juin 2009, déjà près de 20 000 visiteurs sont allés au château de Sainte Suzanne voir l'exposition consacrée à l'architecture et aux objets mobiliers du pays d'Erve et Charnie. En parcourant les salles du Ciap\*, le public peut découvrir les richesses et comprendre l'évolution de cette partie de la Charnie pour ensuite élargir son cheminement au Pays d'art et d'histoire Coëvrons-Mayenne puis à l'ensemble du département.

Allez faire le plein d'émotions en passant du château à la mairie, du bois, à la pierre, en découvrant



l'architecture militaire et industrielle, les demeures seigneuriales, les maisons de notables mais aussi les fermes et les hameaux, les bourgs. Vous y verrez le ciboire des malades présenté dans les pages suivantes. Un fabuleux

voyage à deux pas de chez vous, dans un pays... qui est le nôtre. A voir et à revoir !

\* Centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine, exposition « Du hameau au château », jusqu'au 28 mars, 02 43 58 13 00, [chateau.ste-suzanne@cg53.fr](mailto:chateau.ste-suzanne@cg53.fr)

## Les Ateliers en herbe

A Blandouet, tout a commencé par des babillages autour de photos d'hier. Six années plus tard, à Torcé-Viviers, les élèves ont repris, sans le savoir, le flambeau des Ateliers d'histoire de la Charnie. A la veille des vacances d'été, ils ont présenté le résultat de toute une année de recherche sur « les traces du passé » de leur commune. Une magnifique expo qui a eu le mérite de rassembler jeunes et anciens et d'écrire une nouvelle page de l'histoire des deux villages d'autrefois dont la fusion vient de s'achever le 11 novembre dernier avec l'inauguration du Monument aux Morts réunissant les deux communes dans le même souvenir.



Une des nombreuses photos de Torcé-Viviers-en-Charnie présentée par les élèves dans le cadre de l'expo « sur les traces du passé ».



Une expo qui aurait tout à fait sa place, le 27 mars prochain, dans la salle des fêtes de la commune, avec surtout la présence des historiens en herbe qui l'ont conçue et de leurs familles.

## La rand'automne du 20 sept. 2009

Difficile de jongler plusieurs mois à l'avance avec le calendrier pour fixer « une date qui aille. » Nous n'avions pas pensé aux journées du patrimoine lorsque nous avons choisi le 20 septembre pour aller à la découverte des sentiers de Saint Denis-d'Orques. Il faut dire qu'entre la fin de la rentrée scolaire et l'ouverture de la chasse, les créneaux propices à la randonnée sont rares à cette période et, comble de malchance, Chemiré fêtait le 9ème centenaire de la fondation de l'abbaye d'Etival.

## Les Ateliers d'histoire de la Charnie aux fêtes médiévales

L'association Médiéville53 a organisé les grandes fêtes médiévales à Sainte Suzanne, les 11 et 12 juillet 2009. Comme espéré, elles ont eu un retentissement bien au-delà des Coëvrons, cœur du Maine. Il nous avait semblé naturel au sein des ateliers d'histoire de la Charnie de prendre place dans ces festivités pour relater et accompagner cette fête sur des thèmes historiques locaux. En effet, au sein de la très grande Charnie, des activités économiques fortes ont marqué la vie locale et les populations d'ici : ainsi y furent évoqués les oies d'Etival et les activités des forges nombreuses sur le secteur.

Le groupe de travail constitué d'une douzaine de bénévoles a construit trois abris faits en perches de châtaigniers avec une

couverture végétale. Pour les oies, notre stand se trouvait dans la Cour du puits sous un abri de notre réalisation, la vente de rillettes chaudes d'oie à la tartine a dépassé nos espérances, des panneaux d'exposition relatant l'histoire des oies d'Etival grâce à Marie Brossard, née en 1854 à Neuville-en-Charnie étaient là pour expliquer cette

histoire hors du commun. De jeunes oies, dans un parc réalisé comme voici un siècle ont provoqué un vif intérêt. Pour les forges, nous avons reconstitué au sein du donjon une forge traditionnelle avec à ses côtés des panneaux d'exposition, mais aussi un vidéogramme sur grand écran montrant la fabrication artisanale de sabres de samouraï, techniques semblables à celles utilisées au moyen-âge. Chacun pouvait apporter ses différents outils en fer pour être retravaillés à la forge comme à l'ancien temps.

Tous les intervenants étaient costumés. Il faut maintenant populariser nos merveilleux souvenirs. Tous sont prêts à participer de nouveau à la prochaine fête médiévale en juillet 2011.

Jean-Claude Dorizon.



Même pas peur. Sur les rochers du diable, à Saint-Denis-d'Orques

Nous serons plus vigilants pour l'édition 2010 A défaut de pouvoir visiter le patrimoine architectural, la dizaine de randonneurs que nous étions a pu découvrir les paysages où il se niche. Ainsi nous avons longé la chartreuse du parc, contourné les étangs qui jalonnent le chemin par lequel le minerai de fer était charroyé entre Saint Nicolas et Moncor. Puis nous avons remonté les prés en direction d'un autre étang, celui des Faucherries, en passant à proximité de ronciers sous lesquels gisent de gros blocs. S'agit-il de véritables « pierres couchées » ? Peut-être un dionysien a-t-il la réponse. Après la pause pique-nique, direction les Rochers du Diable qui surplombent Saint Denis d'Orques, puis descente vers le bourg en traversant un magnifique panorama regorgeant de mûres savoureuses... , crochet par l'ancienne gare du tramway qui reliait Saint-Jean-sur-Erve au Mans, puis retour par le plan d'eau avec, en final, une remontée bien raide jusqu'à l'église. Avec cette belle rando, les Ateliers d'histoire achèvent le tour de la Charnie commencé à Blandouet en septembre 2005. En fait, nous n'avons fait que le tour de tout ce qu'il nous reste à découvrir, ou à mieux connaître, entre gens de la Charnie !

## On n'a pas tous les jours 900 ans !

Il y avait foule des grands jours au Moulin de l'abbaye, au fond du petit vallon ensoleillé du Pont-Hamon. Il faut dire que Michel Leturmy, président de l'association culturelle pour la sauvegarde de la chapelle d'Etival-en-Charnie, et Philippe Grégoire, commissaire de l'exposition « Etival – Une abbaye de femmes en Charnie », avaient bien fait les choses. Ce samedi 10 octobre, quatre spécialistes du Maine, ont permis à une bonne soixantaine d'auditeurs de revivre en deux heures les 9 siècles d'histoire de ce site. Mais aussi des environs, car outre Chemiré, ces exposés ont entraîné le public dans tous les villages blottis autour de la Forêt de la Grande Charnie, de mine en forge, d'étang en château... jusqu'au musée d'Epinal où se trouve ce qui pourrait être le véritable sceau de l'Abbaye d'Etival. Un parcours impressionnant destiné à « comprendre où l'on va, notre comportement actuel et futur, en ne détruisant pas et en conservant les traces du passé » a plaidé Philippe Grégoire.



*Une partie de l'auditoire.*

Les Ateliers d'histoire seront heureux d'accompagner toute l'équipe des amis de la Chapelle d'Etival dans la poursuite de ce beau et nécessaire projet. D'autres chapelles mériteraient la même attention, celle de Perline Dugué, de Saint Nicolas, des sites aussi, Moncor, le Fourneau de Saint Nicolas et bien d'autres. Tout un « petit » patrimoine qui nous touche et parfois nous en apprend plus que les grands livres d'histoire. Peut-être faudrait-il commencer par le recenser ? Une idée à creuser, et de rencontres aussi, pour ces associations de défense du patrimoine qui souvent, chacune dans un coin de la Charnie, dépensent sans compter leurs maigres énergies. La musique aussi fait partie du patrimoine et les amis de la chapelle d'Etival le savent bien qui ont clôt cet anniversaire par un magnifique concert donné en l'église de Chemiré par le Chœur de Chambre du Maine, en partenariat avec Charnie environnement et Animations loisirs. Un dossier du Petit Babillard sur ce thème est envisagé. Encore dans les limbes jusqu'à hier, ce moment musical a contribué à l'en sortir. Le portrait consacré à Roger Lépine dans les pages suivantes en est le prélude.



*Le concert de clôture.*

## L'après-midi photos souvenirs du 17 octobre à Blandouet

Un nouvelle veillée comme tous les six mois, mais cette fois ci retour à Blandouet. Pour raison de calendrier, cette soirée photos souvenirs s'est transformée en après-midi pour permettre aux bénévoles des fêtes médiévales d'être présents au repas à Ste Suzanne. Les habitués de nos veillées étaient bien présents pour voir et revoir des photos souvenirs en lien avec le thème du petit Babillard illustré n° 11 : l'alimentation. Les vieux matériels et outils de préparation de cuisine et repas étaient exposés, sur quelques tables mais aussi accrochés aux murs de notre salle. Cette exposition réalisée à partir d'objets soigneusement conservés en l'état par Renée



*Découverte de la pizga-bière de la Charnie.*



Renard de Chemiré en Charnie, a ravi l'ensemble des personnes présentes. Les nombreuses photos sélectionnées par Frédéric ont encore et toujours permis de « babiller » en réveillant des souvenirs dont la mémoire s'estompe (comment les rendre pérennes ?). Comme d'habitude un quiz réalisé par Nelly et Martine fut soumis aux participants. En cette fin de soirée, une pizza de la Charnie (avec des escargots de bourgogne, s'il vous plait !), préparation faite par Mickaël Brouxel en vue du concours du meilleur pizzaiolo de France a été dégustée avec une « Blanche de la Charnie », bière artisanale suzannaise préparée par Christophe Launay, artisan brasseur nouvellement installé à Ste Suzanne : de l'avis des amateurs l'ensemble fut merveilleux. **J-C. Dorizon.**

## Petit à... Petit Babillard fait son nid

« De Montsûrs à Tennie il y a sept lieues de Charnie » dit le dicton. Et du Nord au sud ? Personne n'a encore trouvé la réponse\*, depuis 3 ans ! En attendant la Charnie suscite de l'intérêt bien au-delà des limites de son emblématique massif forestier. Pour preuve, à Vaiges, la médiathèque d'Erve et Charnie vient d'acquérir une des vingt séries\*\* complètes du tirage exceptionnel que nous avons fait pour fêter la sortie du dixième numéro du Petit Babillard illustré. Comme elles ne peuvent s'enfoncer dans la roche d'où elle tire son nom, il faut dire que la Charnie étend ses racines loin, bien loin, jusque dans le Gers, les Alpes-de Haute Provence, le Rhône, la Haute-Marne, le Jura, la Charente-Maritime, le Finistère etc. et bien sûr en Ile-de-France.

Merci donc aux deux bibliothécaires, Anita Tollemmer et Elsa Demé, pour cette initiative, ainsi qu'à toute l'équipe de bénévoles qui anime ce lieu dont on a du mal à ressortir une fois poussé la porte. Et puis bienvenue à vous, habitants de Vaiges et des environs, la porte des Ateliers d'histoire de la Charnie vous est grande ouverte.

\*(voir PBI n° 6, p. 17, décembre 2006)

\*\*Il ne reste plus que 3 séries.



*Le nouveau nid du petit Babillard illustré.*

## Veillée ou après-midi photos souvenirs à Torcé-Viviers ?

Tous à vos agendas et reprenez bien cette date : une après-midi photos souvenirs aura bien lieu comme espéré à **Torcé-Viviers le 27 mars 2010**. C'est finalement l'après-midi qui a été décidé (et non en soirée), pour cette rencontre faite pour se retrouver et « babiller » à l'évocation des souvenirs et photos sur le thème : « à la recherche des traces du passé de nos villages et de leurs habitants ». Colette Attrait et Josiane Réauté seront les organisatrices, nous serons heureux de nous joindre à elles pour compléter nos activités en lien avec la Charnie, ses habitants et ses souvenirs. Merci à chacun d'apporter de nombreux documents et photos pour cette circonstance, avec votre accord celles-ci seront saisies par informatique afin d'être projetées, bien entendu tous ces documents vous seront rendus dans l'après-midi. Venez nombreux...



*En avant-première, le petit Babillard illustré.*



*Randonner oui, mais  
casser la croûte c'est  
pas mal non plus.  
Chemiré,  
18 mai 2008.*

## Prochaine randonnée en mai 2010

Rien à cette date n'est encore fixé car à ce jour nous n'avons que des hypothèses... C'est vrai que l'an dernier nous avons innové, alors pourquoi ne pas recommencer... L'hypothèse d'un rallye est envisageable. Nous avons reçu une suggestion : pourquoi ne pas faire un parcours du type Thévalles pour rejoindre Saint Pierre sur Erve à pied par les Grottes de Saulges. Nous avons un spécialiste connaissant parfaitement le secteur qui pourrait nous aider à composer un jeu de piste. Il est aussi cependant possible de refaire une randonnée « classique » pour le plus grand bien des randonneurs car comme le dit souvent le milieu médical « on ne marche pas assez » ou encore « la marche à pied, c'est la santé ». Le rallye automobile réalisé l'an dernier a été parfait, on peut aussi trouver un autre parcours en Charnie.

Avis aux ménages de chacun il va nous falloir décider... Quant à la date retenue, la meilleure hypothèse serait le samedi 30 ou le dimanche 31 mai 2010. A suivre, une décision doit avoir lieu à la prochaine réunion.

Le petit Babillard de juin 2010

## Les fêtes extraordinaires

Lors des dernières réunions de notre groupe des « Ateliers d'histoire de la Charnie, nous avons parfois l'impression qu'assez vite au rythme des parutions de nos « petit Babillard illustré », nous allions épuiser les ressources et progressivement avoir des difficultés majeures pour trouver un thème porteur pour chacun des dossiers. Apparemment, il n'en est rien car le prochain dossier va aborder et traiter le thème « les fêtes extraordinaires qui ont eu lieu en Charnie et qui ont marqué l'histoire de nos villages ». Alors amis lecteurs soyez imaginatifs et faites part à l'une ou l'autre de vos connaissances pour permettre aux référents de nos ateliers de faire ressurgir les mémoires de notre passé afin de pouvoir les transmettre.

Bien sûr, on ne pourra encore une fois tout dire et écrire sur notre petit Babillard... C'est aussi un vrai sujet de nos préoccupations : comment, avec les moyens informatiques que nous pouvons mettre en œuvre, rendre pérenne les informations recueillies pour les faire vivre et informer ensuite les générations futures. Il faudra créer un groupe de travail sur ce sujet très prochainement.

En attendant amis lecteurs, pensez aux fêtes extraordinaires qui ont eu lieu chez nous en Charnie.



La Tour Eiffel en Charnie ! Où et quand ?



# Soins, croyances et praticiens hier entre Erve et Vègre.

Trois volets dans ce dossier, triptyque qui s'est dessiné au fil de rencontres chaleureuses, d'appels téléphoniques débordants de sourires et à la lecture émouvante de vos lettres, de vos récits. Bref, c'est à nouveau un grand bonheur pour l'équipe des Ateliers d'histoire de la Charnie de pouvoir vous présenter le fruit de tous ces instants qui ont donné vie à ce douzième numéro.

Peut-être a-t-on commencé à parler de santé le jour où certains en ont fait leur métier, et avant même, leur vocation ? C'est avec le récit de la vie de ces hommes et de ces femmes que s'ouvre le dossier. Ils ont sillonné la Charnie à la rencontre de leurs patients, de jour comme de nuit, à pied, à vélo, avant que n'arrive la voiture. Aujourd'hui il faut aller de plus en plus loin pour voir le médecin, quand il y en a encore un...

Avant les praticiens, était-ce le temps des magiciens ? Non. S'il nous arrive parfois de penser ça, c'est que nous avons perdu le contact avec le temps et la nature qui souvent recèlent de remèdes à bien des maux. Le deuxième volet nous permet de retrouver, de ne pas oublier ou de découvrir ce qui est tout simplement le bon sens paysan, produit de la patience et de l'entraide et du dévouement.

Enfin, impossible de « finir d'ouvrir ce dossier » sans évoquer cette dimension de la santé qui dépasse la science. Vos récits en parlent... avec foi et simplicité, nous renvoyant à ces deux expressions – disparu corps et biens, dévoué corps et âme – qui placent nos vies, nos consciences, à la croisée essentielle du matériel et du spirituel.

Comme nous venons de le rappeler, chaque numéro du petit Babillard illustré ne fait qu'ouvrir un dossier. A chacun de nous de continuer à le faire vivre. Bonne lecture et à bientôt !

## La santé publique dans nos campagnes d'hier à aujourd'hui

Si nous comparons l'état sanitaire de la population française d'il y a plus de 60 ans et celui d'aujourd'hui, nous constatons que la création de la Sécurité Sociale en 1945, et en particulier celle, en 1952, d'un régime d'assurance vieillesse obligatoire des exploitants agricoles, géré par la mutualité sociale agricole, a indéniablement modifié les habitudes des gens du milieu rural envers l'accès aux soins, mais néanmoins de manière progressive. Autrefois, on naissait et on mourait à la maison ; la solidarité était exercée exclusivement au sein de la famille et du voisinage. Les consultations

des médecins au cabinet étaient fort rares, sinon inexistantes et ceux-ci devaient pratiquement toujours se rendre au domicile de leurs patients, dans des fermes isolées et parfois difficilement accessibles l'hiver, sous la pluie, le froid, le vent et souvent la nuit tombée. Lorsque j'étais enfant, l'espérance de vie moyenne se situait autour de 63 ans pour les hommes et 69 ans pour les femmes, tandis qu'aujourd'hui, l'espérance de vie à la naissance atteint pratiquement 78 ans pour les hommes et 85 ans pour les femmes, et elle continue à augmenter de deux ou trois mois par an. Un tel allongement de la durée de vie s'explique par le fait que, dans les pays développés, on se nourrit mieux

qu'autrefois, que l'hygiène y est meilleure et que les maladies infectieuses ont fortement reculé et sont bien mieux soignées que par le passé, grâce notamment aux vaccins et antibiotiques. Quel rapport, me direz-vous, avec Blandouet ? Qui aurait pu imaginer, lorsque je venais le dimanche avec mes parents, dans les années 50, au café Pilon tenu par Auguste et Fernand, que j'allais devenir « arracheur de dents » dans le canton de Sainte Suzanne 20 ans plus tard ? Fernand Pilon, née Bourgeois, était la cousine germaine de ma grand'mère Eugénie Plu. Entre elles régnait une grande complicité. Auguste Pilon, lui, était « hongreur » ou « châtreux », (le mot « hongreur » est dérivé de « hongre », un cheval castré). Qui se souvient du hongreur qui venait dans les fermes castrer les porcelets de 2 à 4 semaines destinés à la consommation ? Chaque famille engraisait 2 à 3 cochons dans l'année, selon le nombre de bouches à nourrir. J'écoutais avec beaucoup d'attention les récits des activités du hongreur qui, par la même occasion, était sollicité pour soulager le lumbago, la bronchite ou l'eczéma d'un membre de la famille. Lors des réunions de famille, mon père, rappelant ses souvenirs de jeunesse, parlait de « La Bafforière » ou de l'école communale de Blandouet et mon grand-père ceux de la ferme des Loges, le fief des Bernier. Ma grand'mère racontait qu'elle allait à l'école chez les sœurs à Sainte Suzanne en passant par la forêt et, le jour où j'ai inauguré le monument de la martyre républicaine Perrine Dugué, je n'ai pu m'empêcher d'avoir une

pensée pour mon aïeule traversant elle aussi régulièrement ce même bois à pied. A chaque fête familiale, mes parents, ma sœur et moi-même venions à Blandouet. Sur de nombreuses photos de mariage de jadis, de Blandouet, de Torcé-Viviers ou de Chammes, dans la famille Boul par exemple, on retrouve le petit Marc en culotte courte ou en pantalon de golf, à la mode à l'époque.



*Dents sans délai ! Courrier du Maine 14/10/1894.*

Sans doute cet attachement à Blandouet m'a-t-il incité à ouvrir un cabinet dentaire dans le canton de Ste Suzanne où, à cette période-là, des dentistes d'Evron et de Laval se déplaçaient quelques heures par semaine à Ste Suzanne et à Vaiges. Il faut savoir qu'au début de mon exercice de chirurgien-dentiste dans les années 70, beaucoup d'adultes venaient pour la première fois consulter pour des extractions multiples et faire un appareil dentaire. Les temps ont bien changé, car la prévention et le dépistage bucco-dentaire dans les écoles permettent dorénavant de soigner les caries à temps et, de nos jours, les jeunes ont des sourires de « stars » avec des dents parfaitement rangées.

Pour terminer, je dirais que mon combat pour l'accès aux soins pour tous n'a jamais cessé, que ce soit par le choix d'une installation professionnelle en milieu rural et, par la suite, dans le cadre de mon mandat parlementaire pour inciter les professionnels de santé à s'installer durablement dans notre belle Mayenne. **Marc Bernier, Vaiges (53).**

## Les médecins d'hier et d'aujourd'hui à Ste Suzanne.

A la salle des fêtes de Ste Suzanne, le jeudi après-midi, c'est le jour des jeux de cartes pour les membres du Fil d'Argent. Bernadette Caballero, après mon coup de téléphone, m'a conviée à passer ce jour-là afin d'y rencontrer le maximum de personnes. Ma mission : leur demander, de mémoire, de me restituer la liste la plus complète possible des médecins ayant exercé à Ste Suzanne et ce, bien sûr en remontant le plus loin dans le temps. Je suis arrivée de bonne heure et, au fur et à mesure de l'arrivée des joueurs, Bernadette Caballero leur explique la raison de ma présence. Très vite, un petit groupe m'entoure et ensemble nous entamons une liste en commençant, pour « se mettre en mémoire !!! », par les médecins encore en activités, facile !!! Ensuite, tout aussi aisément, viennent les noms de ceux qui ont exercé autour des années 70. Nous arrivons, toujours à rebours au docteur Prioleau puis le nom du docteur Kelle est lancé, mais quelqu'un réagit vivement et dit « Il en manque ! » Eh oui ! Il faut trouver les noms intermédiaires. Là, le travail est plus ardu et certains sortent du groupe

pour aller vers les personnes qui discutent en attendant le début des jeux. « Docteur Monnier, docteur Boissel-Dubourg, docteur Lenorman. » « Non, celui-là, c'est un remplaçant ! » « Et puis ce n'est pas le bon ordre. » Après maintes hésitations et babillages, nous réussissons à arrêter une liste qui convient à tout le monde. Malheureusement, personne n'a pu aller au-delà de la période du docteur Kelle, nos participants étant pour la plupart trop jeunes pour connaître le nom des médecins précédents.

En allant fureter sur le site des Archives Départementales de la Mayenne puis en me déplaçant vers ces dites archives à Laval, j'ai réussi à continuer la liste amorcée par le Fil d'Argent.

Sur les dénombrements de 1861 et 1866, aucun médecin n'est mentionné, faut-il en conclure qu'il n'y en avait pas ? Il faut remonter au dénombrement de 1872 pour voir apparaître le nom d'un docteur en médecine mais tout récemment, j'ai trouvé un médecin dans l'annuaire de 1803. La liste qui suit n'est donc pas exhaustive, il faut encore un peu de temps pour combler les lacunes entre 1803 et 1872, pour trouver aussi les prénoms qui font défaut. Si vous êtes intéressés

par cette recherche ou avez des renseignements sur le sujet, vous contactez notre petit journal qui me transmettra l'information.

Je remercie chaleureusement la présidente du club du Fil d'argent, Bernadette Caballero et plus particulièrement pour leur participation active, les personnes du club dont je ne connais même pas les noms mais qui ont si spontanément contribué à dresser une partie de cette liste.

Je remercie aussi Florence Dorizon pour avoir orienté mes recherches et cherché aussi dans les dénombremments des Archives en ligne ainsi que le personnel de la salle de Lecture des Archives de Laval qui, alors que j'étais en panne, m'ont aiguillé vers d'autres pistes.

**Nelly Dorizon.**



### Les médecins de Ste Suzanne de 1872 à nos jours.

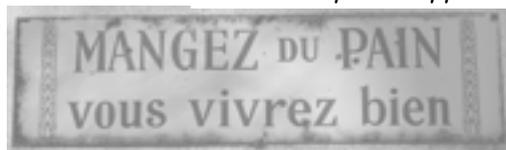
de 1872 à 1876	docteur Auguste Lebail
de 1881 à 1896	docteur Charles Nory
de 1901 à 1916	docteur Célestin Lecomte
de 1917 à 1921	docteur Duteil
en 1921	docteurs Duteil – Leroy – Kelle
de 1921 à 1959	docteur Gaston Kelle
en 1961 et 1962	docteur Mosnier
en 1963	docteur F. Widlocher
de 1964 à 1972	docteur Bouëssel du Bourg
de 1973 à 1977	docteur Jean-Claude Prioleau
de 1978 à 1980	docteur Sylvain Michenot
depuis 1979	docteur Bertrand Chatelier
de 1981 à 1984	docteur Paul Lachal
de 1985 à 2008	docteur Jean-Philippe Jousse
depuis 1986	docteur Patrick Marvie

*Plaque de rue du Dr Zuelle, quartier de la Boulière à Ste Suzanne.*

## Que d'émotions ! Souvenirs... sur le vif

Pour écrire un article pour le petit Babillard illustré, Josette Grandin a tout de suite pensé au Docteur Robin très estimé sur les communes de la Charnie. Elle a l'occasion de le rencontrer tous les ans au Comice agricole de St Denis d'Orques. Renseignements pris auprès d'un couple de ses amis pour obtenir ses coordonnées, elle lui téléphone, lui explique le but du journal et constatant un enthousiasme immédiat, convient avec lui d'un rendez-vous à son domicile.

*Babiller à en perdre l'appétit !*



Nous partons à deux, munies d'un dictaphone et d'un appareil-photo. Arrivées au Mans, nous sommes accueillies comme des princesses !!! On sent de sa part de l'émotion due d'abord, au soulagement de nous voir arriver entières et à l'heure prévue ; ensuite heureux de retrouver une ancienne patiente (Josette) qu'il a suivi dès l'âge de trois ans jusqu'à ses grossesses; puis avec passion, il nous parlera de son métier (il a déjà préparé quatre feuilles manuscrites) et pendant ces quelques heures avec nous, il oubliera sa solitude. Après les présentations, il nous invite à manger dans ce petit restaurant qu'il a l'habitude de fréquenter. Discussion faisant, il nous parle déjà des anecdotes sur sa profession dans les villages de la Charnie, nous sommes obligées de l'interrompre à plusieurs reprises pour aller déjeuner. Cela ne réussit pas à suspendre le flot de ses récits !! Après déjeuner et de retour chez lui, nous nous installons pour enregistrer les souvenirs parfois cocasses qui suivent. **Nelly Dorizon et Josette Grandin.**

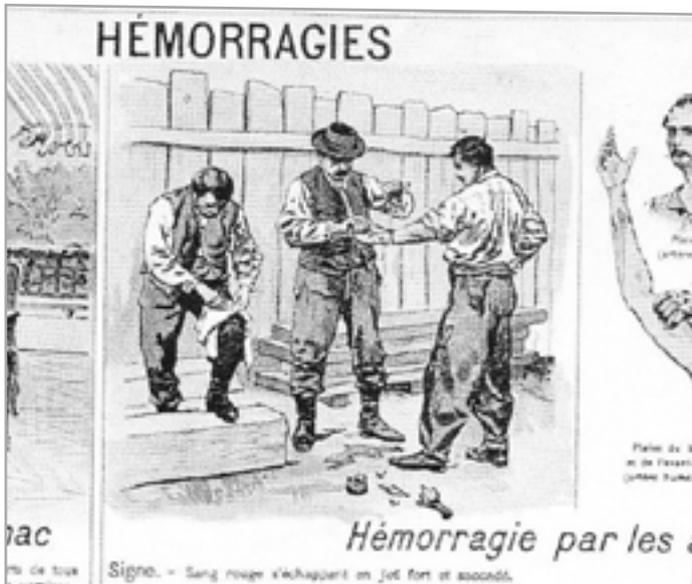
Interne au centre hospitalier du Mans pendant quatre ans, j'avais fait des remplacements de confrères dans les environs de Loué, Brûlon et même de Chantenay-Villedieu ainsi qu'à St Denis d'Orques. Le successeur de l'ancien médecin étant en temps difficile, j'ai eu la visite, d'une part, du maire André Beauvais et d'autre part du député Paul Goussu qui sont venus à l'internat même me demander si je voulais m'installer dans la localité de St Denis. Après réflexion, je n'ai pas refusé, toutefois, Paul Goussu m'a emmené visiter l'entourage professionnel futur et les communes aux environs. J'avoue, sans lui dire, que je connaissais déjà l'endroit et que je décidais, étant donné le voisinage et les anciens confrères que j'avais connus, de m'installer dans cet endroit bien sympathique. Je me suis installé sans avoir besoin de rechercher.

Le métier de médecin de campagne est un métier plurivalent : on fait de tout et notamment de la petite chirurgie qui me passionnait. J'ai eu l'occasion de voir une personne originaire de Paris qui, après une chute de vélo, avait le visage complètement défiguré. Je l'ai recousu pendant au moins une demi-heure, trois-quarts d'heure. Tout s'est bien passé. Les cicatrices ont bien évolué et la personne est repartie chez elle. Au bout d'un certain nombre de mois, ce monsieur souffrait d'une petite douleur névralgique de la tempe, probablement due à un petit nerf sensitif que je n'avais pas pu réparer. Il est allé consulter un patron de Paris qui lui a dit : « Qui est-ce qui vous a recousu ? ». La personne a répondu : « C'est un médecin de campagne. ». « Ah, bon ! Eh bien, conservez-le donc ! »

Au chevet d'une future accouchée, j'ai été surpris par des signes de souffrances fœtales qui ont nécessité la mise en place d'un forceps pour tirer d'urgence l'enfant en état de danger. Je ne pouvais pas faire ça moi-même parce que personne n'était là pour tenir mon appareil d'anesthésie : le chlorokéline pour endormir quelque peu la malade. J'ai du alors appeler mon confrère et ami le docteur Pierre Georget de Brûlon qui a tenu le masque sur la patiente et j'ai fait le travail. Heureusement, avec succès puisque l'enfant a bien respiré et a bien crié au grand plaisir de la patiente. Depuis, cet enfant-là est chauffeur routier international et se porte bien.

J'ai eu l'occasion d'accoucher une personne primipare et le travail s'est bien passé lorsqu'à la sortie de l'enfant, une pluie épouvantable s'est déversée sur la demeure où j'accouchais. Subitement, la patiente s'est à moitié assise, a regardé l'horizon et a dit : « Il pleut ! As-tu serré les canets ! » Puis, rassurée, elle s'est occupée de son enfant pour voir s'il était bien vivant.

Un autre jour, je me suis trouvé en présence d'un enfant soi-disant malade d'une rougeole et la mère effrayée m'avait



demandé de voir ce que j'en pensais. Je l'ai trouvé, âgé de trois ans, assis sur un pot en train de bien faire. Il poussait tellement fort que son visage était tout rouge. Telle était la rougeole !

Je suis allé, un jour, dans une commune voisine, chez une personne qui faisait des troubles respiratoires. Pour accéder chez elle, il fallait monter une côte importante sur 1 km environ. La voiture, comme il avait neigé, ne pouvait pas accéder. Il a fallu que je prenne ma valise et que je monte à pied. En arrivant, je me suis aperçu que c'étaient peut-être des troubles respiratoires mais qui étaient dus à un OAP c'est-à-dire un œdème aigu du poumon et manifestation cardiaque. Je n'avais pas sur moi, comme par hasard, les médicaments nécessaires pour la traiter. J'ai donc été obligé de me précipiter de nouveau dans la côte, la descendre et la remonter et d'apporter le nécessaire pour la tirer d'affaire. Heureusement, la providence était avec moi, elle n'est pas morte.

Je venais de faire un accouchement depuis la veille 20 heures environ et je revenais chez moi vers 7-8 heures du matin, lorsque je vois une personne rougeaude, imposante qui se trouve à ma porte et qui me dit : « Alors, vous êtes médecin ou pas ? » - Oui. « Parce qu'il y a un blessé là-bas sur la route nationale, je ne comprends pas que vous ne soyez pas venu. » « J'étais en plein accouchement et je viens d'arriver, je ne peux pas être partout ! » J'y suis allé, bien sûr le blessé était scalpé mais sa vie n'était pas en danger quand même. Il est parti à l'hôpital mais de cette réflexion, j'avoue que j'en ai eu beaucoup d'amertumes. Je vois, un jour un de mes bons amis qui me dit : « J'ai eu un accident de travail et ça ne va pas. » Je l'examine et je veux lui passer une radio, il refuse. « Ne vous tracassez pas de ça, c'est un nerf de déplacé, j'ai vu un rebouteux. J'ai besoin d'un arrêt de travail, c'est tout. » Je l'ai laissé partir et au bout de son arrêt de travail, il est revenu me retrouver. Il me demandait un certificat de guérison. Effectivement, je voyais qu'il ne souffrait pas ou moins peut-être. Le rebouteux n'a peut-être rien fait et ça s'est guéri tout seul ! Ce qui peut arriver, une petite fissure de l'os, ça peut guérir tout seul. Une quinzaine de jours après, il est revenu « Ah, ça va pas du tout, Docteur, j'ai repris mon travail, mais ça va pas !! » « Montrez-moi ça ! » Je l'avais peu examiné avant, il était tellement affirmatif mais cliniquement, j'avais un doute. Donc j'ai fait une radioscopie puisque je possédais cet appareil. Ah ! Une magnifique fissure du radius. « Ce n'est pas étonnant que vous souffriez, il faut vous faire un plâtre » Ce que je fis. Après cela, il me dit : « Mais dites donc, Docteur, la première fois, si vous aviez passé la radio, est-ce que vous l'auriez vu ? » « Bien sûr, je l'aurais vu ! » « Alors pourquoi vous ne l'avez pas faite ? »

**Docteur Yves Robin, Le Mans (72), avec les complicités de Nelly Dorizon et Josette Grandin.**

Nous l'avons invité à notre prochaine veillée à Torcé-Viviers, très content, il n'a pas refusé !

## Ma vie d'infirmière

C'est beaucoup d'émotions, de joies et de peines partagées durant ma vie d'infirmière exercée depuis 1965. En 1982 j'ai décidé de revenir en Mayenne et c'est à Voutré que je m'installe, dans un logement communal mis à ma disposition, mais au bout de six mois, c'est à Sainte Suzanne, plus central et disposant d'une pharmacie que j'installe mon cabinet. J'ai pu ainsi parcourir tous les chemins du canton et même au-delà. Les jours, les nuits et les dimanches et jours fériés et ainsi, seule pendant neuf années. Ensuite, Béatrice est venue me rejoindre.

Des années avec des hivers très rigoureux – 1984-85 – 85-86 - où il était difficile pour tous de circuler tant la neige était abondante, verglacée. Les congères rendaient l'accès chez les patients particulièrement difficile. Combien de fois ai-je du faire appel au tracteur pour me sortir du fossé, descendre à pied à Voutré depuis Touche-Chevalier car les congères empêchaient la circulation. Des piqûres importantes m'obligeaient à la marche forcée. A Blandouet, beaucoup de problèmes aussi pour circuler. Un café était toujours le bienvenu et le midi, il m'est arrivé de partager le fricot à la ferme du Buisson. Les médicaments étaient souvent acheminés par l'infirmière vers les boulangeries.

Beaucoup d'émotions et de joies ont donc été partagées durant ces années d'exercice, de peines aussi, surtout devant la mort. Et maintenant que je n'exerce plus, j'aime retrouver toutes les personnes qui m'ont fait confiance et permis de partager ces moments très forts.

**Solange Schlegel, Saint-Jean-sur-Erve (53).**

## Radios-protection

En 1955, à Sillé le Guillaume, dans le cabinet des docteurs Gauthier – Musset, a été mis en place un appareil de radiographie pour les poumons. J'ai été parmi les premières patientes à en bénéficier. Les docteurs se protégeaient des radiations avec un grand tablier qui leur tombait sur les chaussures, doublé de plaques de plomb qui leur donnait une impressionnante démarche. Hormis de trop grosses doses de radiation pour les malades, à cette époque, cela a permis de détecter pour guérir beaucoup de tuberculeux et autres maladies pulmonaires. **Renée Renard, Chemiré-en-Charnie (72).**



## Soins de nuit

Madame Pilon de Torcé-Viviers nous raconte: « Quand j'ai accouché de mon premier enfant, nous habitions à la Jariais, il n'y avait pas de docteur; c'est « la mère Thomas » qui accouchait les femmes à cette époque. Cette nuit-là, il y avait de la neige et du verglas; c'est le père Lemaître de Bas Livet qui est allé la chercher en carriole. Elle est restée toute la nuit chez nous.

Pour ma fille, c'était à Champrond ; il n'y avait pas de chemin pour gagner la ferme ; on montait sur un p'tit « échalière » et on traversait le champ pour arriver à la maison. Le jour où j'ai accouché, le médecin a laissé sa voiture au Bois au Moines et il est venu à pied avec ses bottes; heureusement, il n'y a pas eu de complications et j'ai pu rester chez moi, mais certaines femmes qui devaient être hospitalisées étaient transportées sur une échelle pour aller jusqu'à la route. »

*Neige au couchant sur Blandouet.*



Plus près de nous en 1985, une infirmière a connu elle aussi des difficultés en raison de conditions climatiques exceptionnelles : Madame Schlegel, à cette époque, distribuait des médicaments et faisait des piqûres sur la commune de Torcé-Viviers ; ce soir-là, il neige abondamment et quand elle sort du chemin de Frémusson, le vent a formé des congères qui bloquent la route. Elle raconte : « Il était vingt heures, j'ai laissé ma voiture à l'entrée du chemin de Bel Essart et j'ai continué à pied. Je connaissais un peu le coin, je me suis dirigée vers une maison où il y avait de la lumière. J'ai frappé à la porte; Monsieur et Madame Landais étaient en train de dîner, ils m'ont invitée à leur table. J'ai prévenu ma famille et appelé les gendarmes qui m'ont dit que le mieux était de rester où j'étais, m'assurant que la DDE ferait le nécessaire dès le lendemain matin.

J'ai donc passé la nuit à Bel Essart, dans une chambre qui donnait près du poulailler. Ce sont les poules qui m'ont réveillée le lendemain matin. La route n'a été dégagée qu'à midi et j'ai pu repartir, après une belle rencontre comme j'en ai fait beaucoup au cours de ma carrière. »

**Constance Pilon, Torcé-Viviers en Charnie (53) et Solange**

**Schlegel, Saint-Jean-sur-Erve (53), avec la complicité de Colette Attrait et Josiane Réauté.**

## Commençons par le début, j'ai fait trois tête-à-queue



*Yves Robin découvrant le petit Babillard illustré.*

C'est avec une certaine nostalgie que je me remémore les épisodes drôles, burlesques lors de mes activités médicales au milieu d'une population campagnarde que j'ai tant estimée. J'ai surtout apprécié son franc-parler avec parfois chez certains anciens, un bel accent sarthois de roulements de R. caractéristiques, mais aussi son bon sens, sa compréhension dans les moments difficiles. Elle comprenait combien l'exercice de la médecine est grevé de pièges entraînant parfois des erreurs, parce que justement en contact avec la nature, elle en connaissait la complexité. Mais venons-en aux anecdotes et commençons par le début : Mon arrivée à St Denis d'Orques. C'était en février 1954, année de l'abbé Pierre, il faisait un hiver glacial et j'ai manqué ce jour-là de frôler la catastrophe. Abordant les virages de la route nationale avant la localité, j'ai fait trois « tête-à-queue » tout près du fossé longeant la route. J'ai cru ma dernière heure arrivée et tous mes projets s'effondrer. Par bonheur, la voiture, une 4cv, s'est rétablie sur le milieu de la route et dans la bonne direction lorsqu'un groupe de gendarmes m'a fait signe d'arrêter. Je suis alors descendu de voiture mais mal m'en a pris, j'ai glissé sur une plaque de verglas, deux gendarmes se sont précipités pour m'empêcher de tomber. Puis, bras dessus, bras dessous, sans les menottes bien sûr, ils m'ont demandé de venir voir plus loin. Une file interminable de voitures était immobilisée sur la chaussée : impossible de repartir sur cette glace. J'ai été dépanné par la suite par le mécanicien du pays, Yves François qui m'a conduit chez mon premier patient. Cela avait mal commencé mais finissait plutôt bien.

Rapidement, mon arrivée a fait le tour de la commune et un peu plus tard, probablement pour faire davantage connaissance, j'ai été invité à chasser le gibier. Me voilà donc parti avec mes nouveaux amis, lorsque, subitement, l'un d'eux s'exclame : « Un lapin, là-bas, immobile ! » et posément, voyant que je n'y connaissais rien, m'aide à viser l'animal et à le tirer. Soudain, une immense clameur : « Ça y est, vous l'avez eu ! » Tout le monde se précipite en riant. En effet, la cible était atteinte mais c'était un lapin empaillé !!! Cela ne nous a pas empêché d'arroser amicalement cette réussite. Beaucoup plus tard, un fermier m'a fait tirer un lapin, a pris son temps pour rectifier mon tir et effectivement, j'ai tué, cette fois, un lapin bien vivant. Toutefois, mon ami m'a dit en riant : « Celui-là, il a bien cherché à se faire tuer ! » Enfin, une rencontre fortuite avec deux magnifiques biches semblant égarées, à 18 mètres de nous, mais leurs regards inquiets et peut-être suppliants nous ont désarçonnés. Elles sont parties tranquillement sans doute rassurées. Voilà les rares récréations d'un médecin de campagne qu'il n'a plus jamais renouvelées dans sa carrière. Le travail était là, il fallait y faire face.

En particulier, il y avait les accouchements sources de nombreuses anecdotes dont quelques unes me reviennent en mémoire. J'accouchais d'une primipare, c'est-à-dire une femme de son premier enfant. C'est un peu plus long et plus douloureux. Aussi la patiente en question souffrait beaucoup malgré les calmants. C'est alors que la mère de l'accouchée, imposante dame, mit ses poings sur les hanches en disant : « Tu sais bien, ma fille, c'est bien le Bon Dieu à avaler mais c'est bien le diable à ch... Vous devinez la suite. Je n'ai pas réagi, tout s'est bien passé mais au départ, dans ma voiture, j'ai été pris d'un fou rire et j'ai du attendre avant de démarrer.

Une autre anecdote n'est pas mal non plus. En train de

dégager la tête de l'enfant qui sortait, j'ai senti tout d'un coup des picotements désagréables à mes pieds. C'étaient des poules qui s'étaient introduites dans la chambre restée ouverte pour se renseigner de ce qui se passait. Obligé de donner des coups de pieds à droite, à gauche pour écarter la volaille, la patiente s'en aperçut et s'écria : « ah ! Les sacrées bon dieu de volailles, chassez-les !! » Ce que je fis tandis qu'on entendait les cris du nouveau né, heureux de prendre l'air.

Je pourrais continuer longtemps. Par exemple, dans un restaurant que j'ai l'habitude de fréquenter actuellement le midi, je vois arriver un homme d'une cinquantaine d'années qui me reconnaît en disant : « Mais, vous m'avez mis au monde ! » et montrant ses oreilles, il dit dans un grand éclat de rire : « C'est en tirant dessus pour me dégager qu'elles se sont décollées ! » Un nouvel éclat de rire général retentit dans ce restaurant populaire où tout le monde vient pour se reposer et se détendre.

Enfin, quelques réflexions du genre : il faudra enterrer le placenta au pied d'un cerisier pour que l'enfant chante bien. Ou encore, des frères et sœurs s'adressant au médecin accoucheur : de bien vouloir ouvrir sa valise pour voir l'enfant qu'il apportait. Et continuons par la réplique d'un confrère vis-à-vis d'une cliente ne voulant pas se laisser examiner : « Madame, s'il y a 9 mois, vous aviez serré les cuisses comme vous le faites, vous ne seriez pas obligée de les écarter aujourd'hui. » Autres paroles d'un client sonnait à ma porte et s'adressant à ma femme : « Dites à votre patron de voir ma femme en train de bien faire et qu'il n'oublie pas le pot piat (bassin plat) ». Je ne me souviens pas de tout mais par contre, il y a les drames surtout de la route que je ne peux oublier. Habitant non loin de la route nationale sinueuse, j'étais, vous le pensez bien, aux avant-postes. Je me rappelle une nuit de Toussaint épouvantable, je n'ai pas arrêté de 20 heures à midi le lendemain. Un gendarme resté dans sa voiture en stationnement s'est fait heurter par un autre véhicule. La voiture de la gendarmerie a pris feu calcinant littéralement le pauvre gendarme. A mon arrivée, il ne restait plus qu'un squelette, miraculeusement resté assis sur le siège. Cette image m'a marqué.

Autre histoire incroyable : un père de famille et sa fille sont accidentés dans leur voiture sur la même route. Le père est indemne, la fille probablement expulsée de la voiture est retrouvée décédée avec une énorme cavité sur un crâne défoncé et, chose curieuse, son cerveau sorti par le choc de la boîte crânienne, est retrouvé intact sur la chaussée un peu plus loin. J'arrête ces souvenirs cruels pour évoquer des moments plus gais.

La commune n'avait pas d'infirmière ou bien il fallait la chercher à 10 km à la ronde. Quand il fallait un traitement par piqûres, j'avais un problème. Je m'étais confié à un patient dans ce cas et qui m'avait répondu : « Ne vous en faites pas, je pique bien mes vaches, je peux bien piquer ma femme. » et je dois avouer qu'il s'est bien débrouillé. Bien sûr, ma femme, ancienne infirmière hospitalière acceptait de me dépanner éventuellement mais à notre domicile, ne voulant pas abandonner maison et famille. De mon côté, je voulais le bénévolat aussi quand elle refusait tout règlement, il lui était alors répondu : « On se reverra ! » Effectivement, on se revoyait sous forme d'un poulet, d'un canard, et quand on tuait le cochon, des morceaux délicieux. Ah ! La saveur de cette nourriture naturelle ! Quelle différence avec les aliments d'aujourd'hui ! En conclusion, le monde a changé, la médecine aussi, sans oublier les mentalités. Où est-il le temps de la confiance mutuelle qui faisait de nos patients des gens auxquels on était dévoué jour et nuit. Maintenant, c'est le laboratoire, les imageries médicales, certes c'est un gros progrès mais il ne faudrait pas négliger l'interrogatoire, l'examen clinique qui font souvent la moitié du diagnostic. Comme disait un ancien patron : « On ne mettra jamais l'organisme humain dans une formule et une image. » Enfin, il faut rétablir la confiance réciproque qui empêchera bien des excès. Sinon la Sécurité Sociale continuera de trainer son déficit gigantesque et le service national de la Santé évoluera vers une étatisation de la profession. Espérons des jours meilleurs en se rappelant les vers du poète cubain José Maria de Hérédia sur les marins de Christophe Colomb voguant vers l'Amérique :

« Et penchés à l'avant des blanches caravelles  
Ils regardaient monter en un ciel ignoré  
Du fond de l'océan des Etoiles nouvelles... »

**Docteur Yves Robin**, médecin à St Denis d'Orques de 1954 à 1972.

## Maman aurait été une bonne infirmière



J'ai essayé de me souvenir des soins que maman donnait bénévolement à ses voisins et amis. Percage des oreilles aux dames avec aiguille à ravauder et bouchon de liège derrière l'oreille. Pose de ventouses normales et scarifiées. Pose de sangsues qu'elle posait aux tempes de Monsieur Salmon (je crois). Nous, enfants, allions les chercher sous un petit pont vers les Touches. Régulièrement le père Marteau et son ouvrier venaient la trouver pour retirer des débris de la forge qu'ils avaient reçus dans l'œil. Elle agissait avec un papier à cigarettes. Quand nous avons eu les oreillons, c'est avec des enveloppements de laine de mouton avec suint. Enrhumé c'est un lait de poule avec de la teinture d'iode. Egalement de la tisane de bourrache, je ne sais plus pourquoi. Au printemps c'était la purge, huile de ricin première journée, le lendemain soupe aux choux je crois, que l'on appelait



des « biques » « oh ! quelle purge ». Nous avions aussi des engelures à cette époque et maman faisait venir un onguent de l'Abbaye de Clermont qui soignait un peu tout. Il y avait aussi les gouttes de l'Abbé Chaupitre. Je me souviens qu'elle avait toujours dans un bocal un mélange de pétales de lys qui macéraient dans de l'huile, peut-être d'amandes, c'était pour les brûlures. D'autres souvenirs vont peut être me revenir mais depuis mon opération du cerveau j'ai du mal à écrire. Maman aurait été une bonne infirmière et elle aimait. Je vais vous écrire ce qu'elle avait fait. Elle avait une poule qui avait avalé une aiguille qui était dans la poche, elle l'a opérée, retiré l'aiguille et recousue. La pauvre bête est morte deux jours après. Je pense que nos deux petites filles ont un peu hérité de leur arrière grand-mère, l'une est vétérinaire et la seconde docteur à la recherche à Necker. Avec toutes mes excuses pour l'écriture, mais voici quelques souvenirs de ma petite jeunesse.

Bien amicalement, *Suzanne Aristée, Venables (27) le 5/11/09.*

*Ouate thermogène.*



## Simple souvenirs, souvenirs de simples



*Mère et fille,  
pour se souvenir et  
partager des  
simples choses.*

Fernande Ausselin, toujours aussi assidue dans les travaux de notre Petit Babillard illustré mais aussi pour sa diffusion et sa vente, se souvient des remèdes et plantes médicinales qu'on utilisait autrefois : ceux que l'on a appelés dans les années de l'après-guerre 39-45 : « les remèdes de grand-mère ». Cependant, pour l'époque et bien avant les médicaments de maintenant en particulier les antibiotiques, c'était naturel et efficace.

La camomille cultivée dans le jardin était utilisée pour les yeux. Ses fleurs étaient mises en infusion et après refroidissement, le liquide filtré obtenu permettait en cas d'infection, de nous laver les yeux. De même la joubarbe était utilisée de façon identique, c'est une petite plante grasse qui pousse sur les vieux murs.

Le tilleul était très consommé en infusion chaude, calmante le soir pour dormir. Beaucoup de villages avaient un ou deux tilleuls. La fleur était récoltée puis séchée, parfois elle était vendue en quantité bien supérieure à la consommation personnelle.

On employait aussi l'orge en décoction pour guérir la toux. On en prenait un peu de la récolte pour la faire bouillir. Après refroidissement et filtration, on ajoutait du sucre avant de boire, c'était bon pour la toux et c'était agréable au goût. De la même façon, on utilisait le thym, tout le monde en avait pour la cuisine et l'infusion de thym, c'était aussi bon pour la toux. Le navet était utilisé pour la toux, il servait aussi à adoucir les maux de gorge : il fallait couper un navet en fines lamelles après l'avoir épluché. Mis dans le fond d'un bol avec du sucre, il rejetait son jus en quelques heures. Le liquide sucré était bon à boire et très adoucissant. Pour la gorge, on consommait beaucoup de miel car en campagne beaucoup de fermiers avaient 2 ou 3 ruches déposées par l'apiculteur du coin. On mettait une cuillère de miel avec du lait chaud.

L'ail que l'on cultivait au jardin était employé en cuisine, mais on y avait fréquemment recours pour lutter contre les vers : on faisait une macération puis on buvait le jus, c'était souvent destiné aux enfants.

On soignait les verrues avec une plante que l'on trouvait partout dans les haies et les jardins. On l'appelait l'éclair (la chélidoine). Quand on cassait une tige, un liquide de couleur jaune sortait instantanément. Il suffisait de gratter un peu la verrue et de déposer ce liquide dessus et tout autour. En une semaine, la verrue disparaissait sous une auréole de couleur brune.

J'ai souvenir que nos parents mettaient directement dans leurs chaussures (brodequins) et même dans leurs chaussettes, des feuilles de troène pour éviter la transpiration des pieds, source d'infection.

Les fleurs de lys servaient à soigner les petites coupures : on prélevait des pétales que l'on mettait à macérer dans de l'eau de vie. Il suffisait de les prendre et de les mettre sur la plaie, l'eau de vie aidait aussi à la cicatrisation. Le millepertuis ou « herbe aux mille trous » était trouvé sur les bernes, c'était Henri Chailleux qui connaissait le mieux les endroits. Cette plante était utilisée pour cicatriser les petites blessures et laver les plaies.

Les sangsues étaient utilisées pour soigner les plaies mais aussi la congestion. On allait le plus souvent les chercher à l'étang de l'Ecotay. Ramenées vivantes dans un seau, elles étaient déposées sur l'endroit à soigner.

Nous faisons aussi usage de remèdes plus forts au-delà des simples rhumes quand on était « bien pris » avec de la bronchite. Tout d'abord, c'étaient des cataplasmes de moutarde, on allait les acheter chez monsieur Pilon, hongreur, ils étaient plus forts que ceux que l'on pouvait acheter en pharmacie, car les siens étaient destinés aux animaux. Etalés directement sur la poitrine des gens, la peau devenait toute rouge, et en moins d'une heure, on était en nage, cela faisait descendre la fièvre. De la même façon et pour le même mal, on avait recours à la ouate thermogène et aux ventouses : des coupelles en verre dans lesquelles on faisait brûler le coton imbibé d'alcool, étaient retournées sur la peau du malade juste avant l'extinction. Dès le refroidissement la peau était soulevée à l'intérieur du verre en

## Avec des plantes et à pied



Ma grand-mère, veuve pour la 2ème fois à l'âge de 34 ans, n'a cessé de se rendre utile pour les autres. Elle aidait les femmes à accoucher dans les fermes. Elle faisait même les piqûres et autres soins sur place. Elle faisait le chemin à pied, même loin. Rarement, on venait la chercher ou la raccompagner en attelant un cheval à la carriole.

Ses plantes favorites étaient : la camomille, le thym, la prêle, reine des prés, pétales de lys blancs trempés dans de l'eau de vie distillée par l'alambic qui venait, une fois par an, chez elle car elle possédait des petits lopins de terre. Dans certains bourgs, c'étaient les religieuses qui enseignaient à l'école libre qui faisaient les soins infirmiers. Il y avait peu de docteurs et souvent très loin. De plus, beaucoup de personnes n'avaient aucun moyen de locomotion pour se rendre chez lui. Sinon une visite médicale était faite une fois par an, en école primaire. Le suivi médical se faisait quand nous rentrions dans la vie active car les parents avaient peu d'argent et étaient sans assurances. **Renée Renard, Chemiré-en-Charnie (72).**

## A l'école des arbres

*Dans les cours d'école, deux arbres à l'ombre bienfaisante (?) règnent en maîtres: le tilleul et le marronnier d'Inde. Pourquoi ces arbres-là et pas d'autres??? Arbres d'ornement sur les places publiques, alignés le long des routes au même titre que les platanes ou les peupliers avant qu'on ne les coupe parce qu'ils « tuaient trop d'automobilistes pressés », ils avaient aussi un rôle « utilitaire » dans les écoles.*

Odette, élève à Torcé-en-Charnie dans les années quarante se souvient de la cueillette des fleurs de tilleul. En juin, les fleurs parfumaient la cour où se profilait la fin de l'année scolaire et le Certificat d'Etudes pour les plus grandes. Quand la floraison était à maturation, le garde-champêtre venait couper les branches sur lesquelles les élèves prélevaient les fleurs. Les gens de la commune venaient chercher une part de cette récolte. Les fleurs mises à sécher au grenier feraient de bonnes tisanes pour l'hiver.

Vingt-cinq années plus tard, Serge se souvient de la cueillette des fleurs de tilleul que les élèves « épluchaient », triaient et vendaient au bénéfice de la Coopérative scolaire de Rouessé-Vassé. Les inflorescences ont un pouvoir antispasmodique et sédatif. Utilisées en tisanes, en décoctions, elles soulagent les maux de tête, combattent le stress, réduisent les sécrétions nasales, font baisser la température en favorisant la transpiration et diminuent la tension artérielle... L'aubier contient les mêmes principes actifs. L'eau de tilleul favorise la guérison des dartres et brûlures légères... Par contre, Odette se souvient qu'on leur interdisait de rester assises à l'ombre du tilleul, arbre réputé « froid » et sous lequel on pouvait attraper « du mal ».

Au royaume du marronnier, la première règle était de ne pas confondre cette graine (qui contient une toxine) et les gros fruits de certains châtaigniers. C'étaient des armes redoutables dans les mains de certains lanceurs habiles... D'une manière plus pacifique, avec quelques allumettes, on pouvait les transformer en animaux ou en personnages selon l'imagination de chacun... La plupart du temps, ces marrons étaient vendus aux pharmacies qui les transformaient pour en valoriser les principes actifs. L'argent était géré dans le cadre de la Coopérative scolaire et servait à financer l'achat de divers matériel améliorant la vie de l'école.

Aujourd'hui, la phytothérapie remet cette plante à l'honneur. Elle est reconnue pour ses vertus anti hémorroïdaires, veinotonique et son rôle vasculoprotecteur. **Martine Letourneur.**



## Huile et rite

C'est l'heure du petit déjeuner hélas précédé de l'ingestion d'une cuillerée d'huile de foie de morue remède souverain, prévenant fatigue rhumes, fortifiant. Maman verse l'huile dans une grande cuillère : le liquide tombe doucement, épais, jaunâtre, s'étalant jusqu'à ras bord de la cuillère, la surface un peu convexe afin que la dose soit suffisante. La main de maman approche la cuillère de ma bouche, je tiens mon bol à deux mains : autant faire vite - maman ne cèdera pas -, avaler dans une nausée le détesté remède pour s'imprégner rapidement d'une gorgée lente, sucrée presque pulpeuse d'un café au lait très clair ; une autre gorgée suit prise lentement cette fois, permettant enfin de respirer, de lorgner vers les deux tartines grillées, encore tièdes, longues, imprégnées de beurre fondu recouvert d'une confiture maison : la récompense en quelque sorte ! Ainsi faut-il dès les premiers froids commencer la consommation douloureuse d'un litre du précieux remède ; la bouteille elle-même n'est pas banale, à base carrée, au verre épais, longue, terminée par un col étroit afin que l'huile onctueuse puisse s'écouler sans perte.

Comme c'est jeudi je prends mon temps : après une toilette rapide, je dis ma prière, à genoux sur une chaise basse « Je vous

prononcé pendant que maman remue les lèvres en silence, plongée peut-être elle-même dans sa propre enfance de dernière-née. Rendue à la liberté, je vaque çà et là faisant mon travail de classe pour le lendemain, ne manquant pas à 11h1/2, comme tous les jeudis, de m'enquérir du menu familial avant de courir chez mémé reniffler au-dessus du fourneau : je choisisais ainsi mon lieu de déjeuner ; ce jour-là je restai chez mémé papa serait mis au courant quand il passerait disant un mot à ses parents. Personne ne trouvait rien à redire à ce caprice : depuis que je pouvais me déplacer seule entre les deux maisons, j'avais pris cette habitude, au grand plaisir de mémé dont j'étais « le Jésus » et sous l'œil indulgent de papa. Maman pourtant stricte acceptait cette dérogation du jeudi, pressentant les liens profonds qui m'unissaient à mes grands-parents, elle qui n'avait pas connu les siens. Et puis le lendemain matin recommencerait le rite de l'huile de foie de morue...

**Marguerite Montaroux-Marteanu, Le Mesnil-le-Roi (78)**

## Vaccinations en série

*L'ancienne étable du père Ausselin.*



Les pouvoirs publics étant soucieux de la santé des bovins d'élevage, une loi avait été votée sur le thème de : « La prophylaxie et l'identification nationale ». Ceci, afin d'éviter la propagation de la maladie de la fièvre aphteuse : un virus venu d'Extrême Orient risquait de mettre l'économie rurale en péril. C'est pourquoi, les services sanitaires de la Mayenne avaient nommé le docteur-vétérinaire Bernard Ligot de Ste Suzanne pour assurer ce travail sérieux. Le 15 novembre 1957 au matin, je venais d'arriver de la guerre d'Algérie. De passage à l'exploitation de mes parents, Bernard Ligot m'a demandé si je pouvais lui servir d'assistant, ce à quoi bien entendu, je lui donnais mon accord. Nous nous sommes donné rendez-vous pour le lendemain à l'entrée du bourg. Tous les éleveurs du village avaient reçu l'ordre de rentrer leurs vaches et de les attacher pour ce jour. J'avais pour mission de préparer les boucles en aluminium à 10 chiffres : chaque numéro avait un code et je devais les reporter sur un document d'inventaire. Ainsi, chaque exploitation avait un fichier personnel dont le double était transmis au « Groupement de Défense Sanitaire » (GDS). Le vétérinaire devait mettre une bague à l'oreille droite des animaux à l'aide d'une pince spéciale, puis injecter dans le cou de l'animal le vaccin à l'aide d'une seringue automatique munie d'un système de dosage. A 14 heures, nous attaquions le premier client qui était la ferme de Félix Marteanu, ensuite venaient les fermes de Martial Rezé, Marie Hiron, Paul Goupil, Robert Cartier, Yvonne Graffin, Alphonsine Huet, Georges Ausselin, Joséphine Chaumont, Lucienne Beau pied, Eugène Barrier, et le dernier Henri Chail-leux. Nous nous déplaçons à pied avec notre trousse de travail, sans perdre une minute. Dans l'après-midi, nous avons identifié et vacciné une soixantaine de vaches laitières, des normandes pour la plupart. Pour un retour à la vie civile, ce fut une bonne mise en forme ! **Bernard Clairet, Blandouet (53)**



## Attention danger !

Pour faire le lien entre gastronomie et santé, je vous rapporte un article puisé dans un ouvrage de 1909, 36ème édition d'un livre du dix neuvième siècle, sur l'hygiène et la manière de se soigner par les plantes. J'ai trouvé dans cet ouvrage qui se veut être un manuel de santé l'article suivant sur les champignons.

*« Pour beaucoup de personnes, les champignons sont un plat de gourmets. Malheureusement ici l'hygiène n'est pas d'accord avec le goût. Les plus illustres savants nous parlent tous des champignons comme de la plus malsaine des nourritures que nous puissions prendre. Sitôt absorbés, disent-ils, les champignons se décomposent et mettent, par ce fait, tout ce que contient notre estomac en putréfaction, en bouillie nauséabonde et infecte.*

*De plus, tous les jours nous voyons dans les journaux, que des familles entières, empoisonnées par des champignons, ont péri après plusieurs heures d'horribles souffrances. Il y a de quoi frémir, mais on a toujours mangé et l'on mangera quand même toujours des champignons.*

*(Suivent diverses recettes pour reconnaître les bons champignons des mauvais, ou même rendre tous les champignons comestibles. Je vous en fais grâce et, surtout je ne voudrais pas être responsable de troubles digestifs voire pire.)*

*L'article est conclu par le « nota » suivant : NOTA.- Nous répétons encore que c'est une nourriture malsaine, toujours dangereuse ; s'en passer est un acte de sagesse. »*

Les connaisseurs apprécieront ! **Raphaël Veillepeau, Jublains.**

## Les vertus de l'escargot

*« Le Père Lucien Simon, qu'est l'ancien maire de Torcé, lui, les escargots, il les mangeait comme ça. Il disait que c'était très bon pour les poumons. Le matin de bonne heure, avec la rosée, il en voyait qui rentraient dans les haies. Moi je l'ai vu, un gros Bourgogne comme ça, il sortait son couteau, il sort la bête et hop ! Il n'était ni vidé, ni préparé. Il mangeait l'escargot cru, la bave, il avalait ça tout vivant comme un crustacé ».*

**Marie-Louise Chaumont, Evron (53).**

## Hygiène, linge et toilette

Dans les premières années de notre jeunesse, il n'y avait pas beaucoup d'hygiène, comme maintenant. Pas d'eau courante pour la toilette, il fallait chauffer l'eau dans une bassine sur la cuisinière ou dans le chaudron accroché à la crémaillère de la cheminée. Une fois la semaine, on avait une toilette plus complète dans un baquet ou une grande bassine. L'été, c'était le soleil qui chauffait l'eau, surtout le samedi. On ne changeait pas non plus de linge de corps et de tenue tous les jours. Les jouets n'existaient pas pour nous. Alors nous faisons des pâtes de terre avec des boîtes en fer et de vieilles cuillers et pour redevenir propres, on se lavait les mains sans trop les frotter. Plus tard à l'école, nous avions contrôle pour les mains, les ongles (qu'on frottait sous le robinet sous le préau avec une brosse de chiendent). Contrôle aussi pour les cheveux, où quelquefois il y avait des poux. Le traitement était de la poudre et éviction de l'école. On y revenait propre. A la maison nous avons droit au pétrole, ça ne sentait pas bon mais c'était efficace. La santé, pas de médicaments. Les rhumes se soignaient avec cataplasmes de moutarde. Les petites plaies, un coup d'eau de vie et c'était désinfecté. Les brûlures, on faisait une décoction avec du millepertuis macéré dans de l'huile pour adoucir. Les panaris, soignés avec de la mie de pain trempée dans du lait bien chaud. Nous n'avions pas de crainte de maladies comme maintenant.

**Hélène Melot et Marie Nédélec, Blandouet (53)**



## A quel médecin se vouer ?



*Timbre Ambroise Paré.*

Céline avait presque 6 ans. Présentant une éruption cutanée elle ne fut pas protégée contre la diphtérie le jour où le docteur Kelle vint à l'école pour une séance de vaccination de tous les enfants du village : le médecin préféra s'abstenir. 1944 arriva et avec elle une épidémie de croup, diphtérie selon les cas. Un certain nombre d'enfants de la Charnie furent atteints sans réelle gravité. Céline aussi, très sérieusement : le docteur Torlay lui prescrivit du sérum antidiphtérique ; une nuit les fausses membranes l'étouffaient : sa maman fit chauffer du lait le sucra et le lui fit boire, les membranes se détachèrent, furent expulsées, la petite fille se mit à rire ; cependant tout n'allait pas bien, le bacille continuait son action, paralysant les jambes et les muscles des yeux : Céline se mit à loucher d'affreuse façon... La maman se dit « Notre médecin est incompetent, il faut voir quelqu'un d'autre. » A Evron exerçait le docteur Allo de bonne réputation, il vint chez la malade, prescrivit du sérum purifié, les troubles disparurent. Etait-ce la guérison ? De la diphtérie oui, Céline put aller à l'école en janvier n'ayant pu s'y rendre à la rentrée ; elle n'avait pas de retard : maman avait su donner l'essentiel d'un début de CP et même un peu plus. Seulement dès le moindre effort Céline se mettait à tousser : elle ne pouvait courir, jouer à la marelle, de s'adonner aux jeux de plein air de son âge, malgré les soins du Dr Allo et la centaine de piqûres faites dans la bonne humeur mutuelle par M. Pilon. Maman réfléchit encore et se dit « A Laval un spécialiste traite les voies respiratoires : il faut le consulter », ce qui fut fait ; un traitement tout simple vint à bout en une semaine de la toux rebelle et la petite fille ne manqua plus l'école, put jouer comme ses amies. Que serait-devenue sans l'amour opiniâtre, intuitif de sa Maman ? Ambroise Paré disait refusant les compliments « Je le pansai, Dieu le guérit ». Céline aurait pu dire « Les médecins me soignaient, Maman savait les choisir. »

**Marguerite Montaroux, Le Mesnil-le-Roi (78).**

## La cicatrice indolore

Rentré en Novembre 1970 pour me refaire une santé, après 17 ans passés au Tchad, je me suis installé en novembre 1972, à l'orée de la Charnie, à la frontière des deux départements, Sarthe et Mayenne, pour être proche de ma famille (Ernée) et proche d'une gare. En effet je devais commencer deux années de cours d'ethnologie à Paris pour perfectionner mon travail tchadien. Le Père Guérois était alors curé de Ste Suzanne, Chammes et Blandouet. Monsieur Melot, maire de la commune de Blandouet à cette époque, ayant eu vent de ma présence, avec l'accord du Père Guérois, s'est adressé à un de ses amis, vicaire-général près de l'Evêque de Laval. Il a ainsi obtenu que je vienne célébrer la Messe à Blandouet, aux jours de grandes fêtes. C'est ainsi que j'ai commencé à rencontrer les paroissiens de la Charnie. J'allais déjà, de temps à autre, à St Denis d'Orques, quand le curé me le demandait : par exemple pour la fête de la Moisson.

Une fois ou l'autre j'ai même dépanné à Torcé-Viviers, rarement, certes, mais cela élargissait encore mes relations. Sans compter mes contacts avec les différents curés qui me faisaient signe : St Jean s/ Erve et même Vaiges. Quelles richesses dans toutes ces rencontres, mes racines rurales me facilitaient la tâche ; les confidences reçues font toujours réfléchir et instruisent. Chacun, dans un échange, reçoit et s'enrichit : tout le monde est gagnant.

L'invitation qui m'est faite de participer à ce douzième numéro a fait remonter en moi tous ces souvenirs et m'amène à répondre à la question du lien entre la santé du corps et celle de l'âme ou de l'esprit. Et tout d'abord de l'existence même de l'âme. Le Vocabulaire de Théologie Biblique, à ce mot dit : « Dans les langues bibliques, les termes qui désignent l'âme, népès, (hébreu), psychè (grec), anima (latin), se rattachent plus ou moins directement à l'image du souffle ». Le gros dictionnaire latin-français, traduit anima (terminaison féminin) : le souffle, l'air, le vent. Plus loin, (au sens métaphorique), la respiration étant le principe de

la vie, il traduit : la vie, l'âme. Le masculin animus est donné comme le principe de la vie intellectuelle et morale.

Mon expérience personnelle qui fonde mes convictions me fait partager ceci : Quelle différence y a-t-il entre un homme vivant et le même, décédé 10 minutes après ? La disparition du souffle.

Qu'est-ce qui constitue le vivant ? Le corps qu'on peut toucher ou ce souffle que l'on peut écouter mais non saisir et dont on constate l'absence après le décès ? Dans l'ethnie africaine dans laquelle j'ai vécu, comme beaucoup d'ethnologue, j'ai appréhendé ce monde des esprits : on ne prononce jamais le nom d'un mort (ni celui de la divinité), ce serait l'appeler, c'est-à-dire le rendre présent.... Pour parler de lui on utilise un surnom, c'est dire leur croyance en ces esprits des morts qui nous entourent.

Dans un amour humain on peut faire le même constat : primauté du spirituel sur le charnel.

Deux êtres s'aiment, un courant invisible les unit. Celui-ci est bien réel alors qu'on ne peut le toucher. S'il disparaît, il n'y a plus d'amour, ni de vrai couple. Le spirituel, l'immatériel, est plus fondamental que le charnel, corps que l'on peut toucher, et qui à première vue semble davantage réel, plus

vrai que ce courant, cette onde qui unit deux êtres en profondeur. Cependant, si ce flux impalpable disparaît il n'y a plus d'amour.

Bien sûr, tout choc moral laisse des traces en profondeur, à l'image des blessures corporelles. Au poignet gauche, je porte une cicatrice qui m'a beaucoup appris ; j'avais 11 ans, en voulant fermer une fenêtre de la classe, ma main est passée à travers la vitre. Il en est résulté une blessure. La cicatrice est toujours là. Au début, longtemps après la guérison, la cicatrice était énorme, boursoufflée, sensible. Avec le temps, elle est devenue totalement indolore. Elle est toujours là, visible certes, mais à présent, la peau a repris une épaisseur presque normale. La boursoufflure s'est affinée. Les blessures morales s'amenuisent, elles aussi, tout en laissant une trace dans l'être profond.

Pour clore ce sujet sur l'âme, je pense au texte de St Jean (Première Epître Ch 4, v16 : Dieu est Amour). Conséquence : le Créateur, lui-même, principe de vie invisible, comme tout amour est indécélable, si ce n'est dans ses œuvres. Second enseignement : comme tout amour, Il ne peut être solitaire.... On peut saisir la complexité de ces domaines. **Père Jean Louatron, Laval (53)**

## Dons et gratuité : maladies et santé à la campagne.

Aux temps jadis, dans les campagnes et encore maintenant, même si les traditions se perdent, il y avait des femmes et des hommes qui sans rémunération (sans être payé !) soulageaient bien des maux. Ce qui se pratiquait le plus souvent, c'était la conjuration qui arrêtaient les souffrances des brûlures dues principalement à l'âtre des cheminées, aux cuisinières en fonte, à l'eau bouillante, de même les eczéma, les maladies de peau variées, les zonas, les érysipèle, les soucis d'hémorroïdes. Ces bienfaiteurs, après avoir vu les personnes en souffrance une ou plusieurs fois, avaient la reconnaissance de ceux-ci et étaient connus par le bouche à oreille.

**Thérèse Desnos, Chemiré en Charnie (72), propos recueillis par Renée Renard.**

## Tenir le voile et le ciboire

Le "ciboire des malades" fut sans doute mis au point par un prêtre qui, n'ayant que deux mains, pensa qu'un vase unique serait plus pratique pour ce ministère particulier qui réclamait huile et hostie consacrée, donc deux récipients.

A cette époque de grande Foi, on demandait aux prêtres d'aller visiter les grands malades, partout, et par tous les temps, même dans les coins les plus reculés de la campagne (donc à pied car les automobiles étant rarissimes). Les Aînés vous le diront : on les rencontrait le long des routes et des chemins, précédés d'un enfant de chœur muni d'une clochette, pour prévenir les passants. Ceux-ci s'arrêtaient et se découvraient.

La visite comprenait normalement trois étapes :

a) parler, seul à seul, au malade de son état, puis ne sachant pas l'évolution de la maladie, on arrivait à parler "sérieusement" (peur de la mort, de la rencontre avec le Créateur). Le prêtre apaisait le malade en rappelant tout le positif de sa vie, puis au nom du Christ il lui donnait l'absolution pour tous ses manques d'Amour.  
b) après cet entretien (ou dès son arrivée s'il y avait urgence), toute la famille venait entourer le malade. On lisait le texte de l'Epître de St Jacques 5/14 : "Si l'un de vous est malade, qu'on fasse venir les Anciens de l'Eglise, ils prieront sur lui, après avoir fait une onction d'huile au nom du Seigneur. Cette prière inspirée par

la Foi sauvera le malade, le Seigneur le relèvera ; s'il est coupable de péchés, il recevra le pardon". Ensuite, le prêtre, après avoir trempé son pouce dans l'huile des malades qu'il avait apportée avec lui, traçait des signes de croix sur le front, les membres du malade (mains, pieds etc...)

c) Enfin, confiant en la guérison souhaitée, le prêtre donnait le "viatique" (littéralement : pain pour la route), c'est à dire l'hostie consacrée, (pour nous chrétiens, le Corps du Christ), pour donner un surcroît de force dans l'épreuve qu'est toute maladie inhérente à notre condition de créature.

A présent tout est simplifié : le prêtre emporte un tube de la grosseur d'une boîte d'aspirine, composé de 3 étages. L'un contient l'huile des catéchumènes, le second l'huile des malades, et le troisième le Saint-Chrême. Selon la cérémonie qu'il accomplit ce jour-là, le prêtre utilise l'un ou l'autre des 3 onguents. Même simplification, pour transporter une hostie consacrée : un petit boîtier rond et peu épais (vous voyez les laïcs, à la fin de la Messe, présenter au prêtre ce petit récipient (custode) pour qu'il y dépose l'hostie qu'ils iront porter aux malades dont ils s'occupent).

Il serait intéressant de savoir si la fabrication de ce "ciboire des malades" visible à Ste Suzanne, fabriqué entre 1798 et 1809, s'est beaucoup répandue ou s'il s'agit d'une originalité rare. A l'époque où la marche à pied était le moyen de locomotion ordinaire ; avoir une main libre était intéressant pour les prêtres toujours vêtus de vêtements liturgiques pour cet événement (surplis et voile huméral). Ce dernier

est une bande d'étoffe assez rigide de 50 cm de large et de 2 mètres de long. On comprend qu'avoir une main disponible pour maintenir ce voile était appréciable en cas d'intempéries.

Le terme de "chrêmeau" pour la base du vase qui contient l'huile des malades, semble impropre. Il s'explique cependant. En effet, le Jeudi Saint au matin, trois jours avant Pâques, au cours de la Messe Christmale, les curés des paroisses se rassemblent près de leur Evêque pour bénir trois types d'huiles :

- 1) l'huile des malades
- 2) le Saint-Chrême : une huile à laquelle on a ajouté un baume. Le mélange est utilisé pour les Baptêmes, la Confirmation, les Ordinations (d'où peut-être le terme de chrêmeau).
- 3) l'huile des catéchumènes : destinée à oindre les adultes qui demandent le Baptême (catéchumènes).

Tous nos Aînés savaient que l'huile adoucit, fortifie et guérit. Les vieux et gros missels de nos grands parents détaillent la liturgie du matin de ce Jeudi Saint et la bénédiction de ces 3

huiles, par l'Evêque du diocèse entouré de ses prêtres.

Ce "ciboire des malades", comme tout ciboire ordinaire (vase sacré contenant les hosties données lors de la communion, aux fidèles qui le désirent, au cours de la Sainte Messe) est muni d'un couvercle par souci de protection du Corps du Christ.

A présent, pour remédier à l'erreur courante qui est d'appeler le prêtre au tout dernier moment pour une extrême-onction, le Sacrement des malades est proposé, alors que l'on est encore bien lucide et capable de s'associer, de tout son cœur et de tout son esprit, au sens de cette prière faite devant le Créateur.



*Père Jean Louatron.*

*Ciboires des malades de Blandouet exposés au château de Sainte-Suzanne.*

## Remerciements et ex-voto *par Jean-Claude Dorizon.*



*Ex-votos de Blandouet.*



Les connaissances médicales actuelles mais aussi la généralisation des médicaments de type « antibiotique » ne datent que de quelques dizaines d'années. Avant la sécurité sociale telle que nous la connaissons maintenant, Il n'était pas rare avant cette période que les personnes, voire les familles des gens souffrant de certaines maladies, s'en remettent à Dieu au travers de prières dites de neuvaines... ou encore se fassent faire après promesses de guérison, des ex-voto (petites plaques de marbres apposées dans les églises) pour remerciements. Dans l'église de Blandouet, il y en a trois, elles sont anonymes, seule une date fait référence aux auteurs... Elles expriment un remerciement. Il s'agit en général d'un acte de récompense suite à une demande ou une promesse faite auprès d'une divinité ou d'un saint. Par exemple, il était possible de demander à Dieu que sa famille ne soit pas atteinte par une épidémie type « choléra ». Individuellement, on pouvait demander une guérison. C'est l'histoire de M....., né à Blandouet en 1910, atteint d'une maladie osseuse ; à six ans, il ne pouvait toujours pas marcher. Des prières furent faites, puis des neuvaines négociées auprès du curé de l'époque, furent envisagées... Son père l'emmenait à l'école à l'aide d'une voiture à bras. Saint Céneré des grottes de Saulges fut aussi régulièrement sollicité par des prières : promesse lui avait été faite d'au moins une visite annuelle de la famille avec des prières, si l'enfant devait se mettre à marcher. Ce fut le cas vers la fin de la guerre 14-18 car une première béquille a été déposée à St Céneré, puis la deuxième, deux ans après. Une plaque de remerciement fut offerte pour immortaliser les visites annuelles.

## Le « mau dél'an »

Des années 30 jusque dans les années 60 (date à laquelle elle s'est arrêtée pour des raisons personnelles), ma grand-mère Marie-Anne Poupin habitant les Chaussis à Etival sur la commune de St Denis d'Orques était souvent sollicitée par les jeunes mères de famille pour soulager gratuitement ce qu'elle appelait le « mau dél'an ». Il s'agissait simplement du rictus du nouveau-né (sourire artificiel du aux coliques) que certains définissaient en français par le mal de l'an parce qu'il survenait dans les jours suivant la naissance. Le bouche à oreilles fonctionnait bien car les demandes dépassaient largement les communes environnantes. Pour conjurer les douleurs de ces bébés, ma grand-mère devait se rendre à jeun à

la chapelle d'Etival et déposer aux pieds de St Fiacre - patron des jardiniers et saint guérisseur- en le gratifiant d'une prière, un vêtement (bavoir, chemise, brassière...) souillé et porté par le nourrisson. La pile de layette placée sur le côté de l'autel de la chapelle pouvait atteindre quelques dizaines de centimètres. Elle devait ensuite dire une neuvaine. Ma grand-mère appelait ses allers et



*Autel à côté duquel était posé le linge.*

retours vers la chapelle « faire un voyage ». Je n'ai jamais su ce que racontait cette prière. C'était son secret.

*Vers la fin des années 50, le docteur Lebonc, de passage à la ferme du Petit Châtelet, à Saint Jean-sur-Erve, entouré d'Eugénie Filoche et de ses fils, Lucien et Ernest.*



# Un don pour la vie

Madeleine Heurtebise raconte: « Quand j'avais 17 ans je suis allée voir une dame pour faire cerner des dartres. Je n'ai pas entendu ce qu'elle disait, mais je l'ai bien observée et j'ai retenu tous ses gestes. Plus tard ma fille s'est brûlée alors je me suis dit, pourquoi ne pas essayer. J'ai reproduit tous les gestes que j'avais vus et ça a marché ! J'ai su à ce moment que j'avais un don; d'ailleurs vous savez, tout le monde a un don, mais il faut le découvrir! Il faut aussi être croyant; moi, je suis très croyante, je fais la « neu-vaine .» Là, Madame Heurtebise m'explique qu'elle fait des prières pendant les neuf jours qui suivent son intervention sur un malade. Durant toute sa vie, les gens sont venus la voir pour des brûlures, des verrues, des dartres. Aujourd'hui, à 89 ans, elle pratique toujours son activité et cueille aussi quelques plantes sur le bord des chemins, comme les feuilles de « saint Croûton » qui permettent la cicatrisation. La semaine dernière elle a soigné une personne qui a constaté une amélioration... au bout de neuf jours !

**Madeleine Heurtebise, Torcé-Viviers (53), avec la complicité de Colette Attrait et Josiane Réauté.**

## Et après la vie...

Le culte des morts évoqué avec "les prières", les croix, les calvaires, l'eau bénite, les saints, est à rattacher à la certitude que l'amour, ce courant spirituel qui lie les membres d'une même famille sur terre, ne meurt pas. Une mère peut-elle oublier son nourrisson ? Un mari, une épouse peuvent-ils oublier le conjoint, fut-il décédé ? Tout décès, même une simple séparation, est une blessure et laisse des traces.

J'ai souvent entendu dire, en parlant avec les uns et les autres : "tu te rends compte, j'ai perdu ma moitié !". Etre coupé en deux après des années de vie commune, l'image est forte et dit bien la profondeur et la persistance d'un amour qui, bien que l'on soit seul, privé de l'être cher, reste toujours vivant. Toutes ces années d'attention à l'autre, vécues ensemble, font que, pour beaucoup, après un décès, la présence reste réelle. Les pensées se rejoignent malgré l'absence. La conscience d'une présence s'expérimente souvent, sans qu'on l'ait cherchée. Imagination ? télépathie ? je ne le crois pas. Cela se passe à une autre profondeur.

Le signe le plus tangible, pour moi, de la présence des disparus à nos côtés, c'est la paix qui nous habite et qui découle de ce contact mystérieux. Cela rejoint l'expérience de la cicatrice dont nous venons de parler, qui reste visible après de nombreuses années mais est devenue totalement indolore, tout en rappelant un événement marquant. Un autre mode de communication peut s'établir avec les disparus. Seul celui qui a vécu à ce niveau là peut en parler. C'est le domaine de la confiance, de la confiance, des secrets que l'on garde le plus souvent pour soi. Il est gâté celui à qui l'on partage une telle expérience. C'est la preuve d'une grande confiance que d'ouvrir son cœur.

N'est-ce pas là le but du recueil des témoignages, des souvenirs, du vécu des personnes qui collaborent à la rédaction du "petit Babillard". On voit clairement ce qui différencie le spéculatif du viscéral : l'un reste au niveau du savoir, de l'intellect, l'autre appartient à l'être profond buriné par la vie. C'est comme un héritage que l'on reçoit et qui constitue un trésor inestimable. **Père Jean Louatron.**

### *Bibliothèque, sithèque, etc. Lecture et santé !!!*

#### **Médecin de campagne**

de Louis Tamain aux éditions De Borée ou France loisirs

Louis Tamain, né en 1920, est un médecin à la retraite qui décrit dans son roman des histoires savoureuses et truculentes sur les péripéties d'un médecin d'autrefois. Etranges similitudes parfois avec les anecdotes du docteur Yves Robin.

**Nelly Dorizon.**

### *Culture et santé.*

A voir à Paris ou sur Internet : Le musée de l'Assistance publique-Hôpitaux de Paris.

Le musée de l'AP-HP restitue l'histoire sociale et religieuse de l'hôpital avec des collections permanentes, des expositions temporaires et des conférences.

Contact : Musée de l'AP-HP, Hotel Miramion, 47 quai de la Tournelle 75005 Paris (01 40 27 50 05)

Adresse internet : [aphp.fr/musee](http://aphp.fr/musee) ou [aphp.fr/musee/archives/histoire\\_et\\_patrimoine](http://aphp.fr/musee/archives/histoire_et_patrimoine)

Je vous recommande particulièrement de surfer sur les diaporamas du dernier site cité, faciles à lire et à regarder. On y apprend, par exemple, que les infirmières ont commencé à remplacer les religieuses à partir de 1878 et ont porté les blouses blanches à partir de 1907, à la création des premières écoles d'infirmières.

**Nelly Dorizon.**

# Bâtiments et maisons d'hier souvenirs d'aujourd'hui

## Le boucher dentiste hongreur

« Sur le côté nord de la Mairie de Sainte-Suzanne était installée la boucherie Lorilleux (actuelle maison de Guy et Michelle Granier, 9 place Hubert II de Beaumont).

Celui-ci était aussi hongreur, et castrait les petits poulains et les jeunes veaux pour en faire des chevaux hongres et des boeufs. A l'occasion, il était aussi arracheur de dents, se substituant ainsi au dentiste que nous n'avions pas, et chez lequel d'ailleurs personne n'aurait eu l'idée d'aller se faire soigner. M. Lorilleux prétendait avoir « la plus belle femme du pays ». Il venait parfois au café de mes parents avec des paysans auxquels il avait acheté une bête pour l'abattre.

C'est dans cette même boucherie que mon frère Francis commença son apprentissage de garçon boucher.

Labattoir (on disait « la tuerie ») se situait au début de la rue du grenier à sel, dans un hangar au fond de la cour derrière la maison Poisson (actuelle impasse des Remparts John Ferremen), près du jardin donnant accès aux tours. Les conditions sanitaires ?... J'aime mieux ne pas en parler... »

**Louis Morteveille**, extrait de « P'tit Louis, porteur de journaux », souvenirs d'enfance, 1909-1999).

---

## École Perrine Dugué - Hospice-salle d'asile

Sainte-Suzanne, Montsûrs (route de) 1 ; Petit-Rocher (rue du)

**Commentaire historique :** L'école de filles a été construite par la commune entre 1877 et 1879 sur une donation du maire, M. Couléard-Julliéttrie, constituée du don du terrain et de la somme de 35.000 francs. Actuellement école mixte, elle a été complétée d'un nouveau préau avant 1980 et d'une cantine après 1982. Prévus dans la donation, un hospice de six lits et une salle d'asile mixte ont été construits dans le même temps. L'hospice a été remplacé à la fin du XXe siècle par une maison de retraite bâtie sur la parcelle voisine.

**Datation(s) principale(s) :** 4e quart 19e siècle ; 2e moitié 20e siècle

**Date(s) :** 1879

**Commentaire descriptif :** La maçonnerie est vraisemblablement en moellon de grès, tandis que les encadrements de baie sont en pierre de taille de calcaire de Bernay. La corniche et le bandeau soulignant les niveaux sont également en pierre de taille. La maçonnerie des bâtiments de l'hospice et de la salle d'asile est en moellon de grès, tandis que les encadrements de baie sont en brique. Construits en retrait de l'école donnant sur la route de Montsûrs, les deux bâtiments sont en rez-de-chaussée, contrairement à celui de l'école.

Ministère de la culture et de la communication (Direction régionale des Affaires Culturelles des Pays de la Loire / Service régional de l'Inventaire) / Conseil général de la Mayenne (Service départemental du patrimoine). Chercheur(s) : Davy Christian ; Foisneau Nicolas. - Inventaire général.

## L'Hospice

### Monographie de 1900

- « L'assistance publique comprend un hospice et un bureau de bienfaisance.
- L'hospice occupe des bâtiments de construction récente attenants à l'école des filles ; il est dirigé par une sœur. Il peut contenir 6 lits. Aujourd'hui, il sert d'asile à 3 vieillards, pensionnaires. Son budget s'élève à 1.925 f. de recettes.
  - Le bureau de bienfaisance possède une maison et des dotations dont le produit s'élève à 5.616 f. Des données de pain ont lieu tous les vendredis.
  - Une autre société de bienfaisance privée dirigée par M. le Curé, distribue des secours en nature (habillements, aliments, etc.) à domicile aux familles les plus nécessiteuses. »

### Quel est le « profil » des personnes admises à l'hospice de Ste-Suzanne de 1902 à 1910 ?

Il y a autant d'hommes que de femmes, leur âge moyen est de 69 ans. Une seule exception : un ouvrier maçon de 28 ans, « admis d'urgence pour une fracture de la jambe gauche et luxation du cou-de-pied, sans ressources ni domicile ». Presque tous habitent seuls.

### Les motifs d'admission sont médicaux, économiques et sociaux :

- « Malade, sans aucune ressource, en état complet d'indigence ». (Gde rue)
- « Ne peut plus travailler pour gagner sa vie (77 ans...). Un titre de rente de 144 f/an60 : propose de donner 100 f par an pour aider à payer sa pension (accepté) ». (La madeleine)
- « A demandé d'elle-même à rentrer à l'hospice. Admise, sur le refus de la Veuve N .... d'y entrer ». (Le Gohard)
- « Etat nécessiteux ». (Les Gravelles)
- « Atteinte d'une arthrite du genou et d'une parésie latérale du côté droit, suite d'une légère atteinte de paralysie. Ne peut plus travailler, et ses enfants sont eux-mêmes dans l'indigence ». (La Rivière)
- « Demeurant à Ste-Suzanne depuis 25 ans. Malade, sans ressources, ne peut plus travailler ». (les Taconnières)

- « Sans aucune ressource, ne peut plus travailler (71 ans) ; ses enfants ne peuvent lui venir en aide » (Saurie / Pierras / Lande ronde)
- « Malade et sans aucune ressource » (les Taconnières)
- « Célibataire, n'a aucun parent pour pouvoir lui porter secours. Aucun domicile de secours que sa commune de naissance. La Commission l'a fait rentrer d'urgence à l'hospice »
- « Ancien maçon (69 ans). Ne peut plus travailler pour gagner sa vie » (La Rivière)
- « Attaques répétées de paralysie légère, dans l'impossibilité de travailler (63 ans) »
- « Demeurant depuis 30 ans à Ste-Suzanne : état très nécessiteux, incapable de travailler (61 ans) ». (Champ de foire).

## « L'asile »

« Mes parents, accaparés par leur commerce et leurs cinq autres enfants, me mirent en nourrice chez « **la mère Garnier** », toujours en coiffe blanche du pays et en tablier bleu, qui habitait dans le faubourg de la Taconnière, dans une pièce de l'actuelle maison d'Alain de Bourgues. Cette grande pièce était utilisée à la fois comme cuisine, salle à manger et chambre ; je dormais dans un petit lit de fer.

La maison était tout près de l'école des filles et de l'asile (= Actuel restaurant scolaire-garderie, 2 rue du Petit-Rocher) pour les tout-petits (filles ou garçons), dans lequel on me mit très tôt. L'asile était équipé de petits lits où nous dormions l'après-midi. Mais c'est là que j'ai, tout enfant, appris à lire et surtout à compter. J'étais parait-il très fort en calcul mental ! C'est ce que me dit mon institutrice de l'époque, Mlle Ernaut, devenue directrice de l'école de Gorron, quand je la revis plus tard lors d'une conférence pédagogique à Gorron, alors que j'étais instituteur suppléant. (1928-29)

« Dans la même cour que ma nourrice, un peu plus loin, habitaient deux vieilles dames « journalières qui allaient travailler au jour le jour dans un ménage ou un autre. Elles portaient aussi le bonnet régional, tout blanc, très simple en semaine, amidonné le dimanche. C'étaient « la mère Claude » et « la mère Hélène » (Mme Fouillet). Cette dernière travaillait en fait presque tout le temps à l'Hôtel du « Lion d'Or ».

Elle cueillait aussi des plantes médicinales avec lesquelles elle fabriquait des pommades.

Elle m'a ainsi, avec succès, soigné pour des verrues et des engelures. »

**Louis Morteveille**, souvenirs d'enfances, extrait de « P'tit Louis, porteur de journaux », 1909-1999).

# Au conseil, autrefois...

## La santé dans les registres de délibérations du Conseil Municipal de Chemiré de 1918 à 1938

Des aides sont octroyées sous conditions par le Bureau de Bienfaisance. Leur création officielle date de 1796, celle des Bureaux d'Assistance date de 1823. Appelés également Bureaux d'Aide Sociale jusqu'en 1986 où ils sont remplacés par le Centre Communal d'Action Sociale.

### Assistance aux vieillards, infirmes et incurables : loi du 19 février 1875

Les conditions retenues pour cette aide sont : l'âge, l'absence de biens personnels, et enfants en bas âge. Les deux tiers des aides sont octroyées à des veuves.

Nombre de demandes traitées :

1918 (1), 1919 (3), 1920 (3), 1921 (1), 1922 (1). En 1922, une révision maintient à 3 le nombre d'aides accordées. En 1923 : le fils aîné est mis en demeure d'aider son père. 1924 : une aide est accordée « à un vieillard incurable, sans jambe, ignorant, incapable de gagner sa vie. » 1925 (2) : une personne est dirigée vers l'établissement des Petites Soeurs des Pauvres au Mans. 1926 : Les Petites Soeurs des Pauvres renvoient un pensionnaire au « caractère difficile », il sera dirigé vers l'asile départemental. Une autre demande concerne un homme de « 71 ans qui a de la peine à gagner sa vie », ses enfants l'aideront : 15F par mois et la commune 10F. 1931 (1) ; la dernière demande traitée concerne une personne en 1935.

### Assistance aux femmes en couche : loi Strauss

Il s'agit d'un versement correspondant à un nombre de journées « chômées ». Cette aide est donnée sous condition d'absence de ressources et du nombre d'enfants nés. Une femme se verra refuser cette aide en 1923 « deux enfants seulement et une ferme importante ».

Nombre de demandes traitées:

1918 : 1 - 1919 : 1 - 1920 : 2 - 1921 : 1 - 1922 : 2 - 1923 : 1 - 1924 : 1 - 1925 : 2 - 1928 : 1 - 1931 : 1 - 1932 : un refus.

### Assistance aux familles nombreuses : loi du 14/07/1913.

Elle a été créée en vue de lutter contre la dénatalité. Nombre de demandes traitées:

1919 : 2 - 1920 : 1 - 1922 : 2 (un refus) - 1923 : 1 - 1924 : 1 - 1925 : 1 - 1930 : 2

En 1924, une demande d'allocation est faite par le cantonnier pour élever ses 6 enfants dont 4 de moins de 13 ans ; elle est acceptée « au vu de la cherté de la vie ».

En 1925, le taux des allocations aux familles nombreuses passe de 60F à 156F par an.

**A partir de 1923, une nouvelle allocation journalière pour venir en aide aux familles dont le soutien est sous les drapeaux : familles nombreuses (5 ou 6 enfants à la maison), familles « indigentes » de 7 enfants, aux veuves ou aux familles dont le père est invalide à 60% du fait de blessures de guerre.**

Nombre de demandes traitées:

1925 : 2 - 1928 : 1 - 1930 : 1 - 1931 : 2 - 1932 : 1 - 1935 : 1 - 1936 : 1 - 1938 : 2

## L'Aide Médicale Gratuite, instituée par la loi du 15 juillet 1893 revêt deux formes : aide médicale à domicile et aide hospitalière.

En 1919, le médecin chargé de la vaccination et du suivi des enfants ne veut plus se déplacer, un nouveau médecin est sollicité par la commune car « aller à pied à Saint-Denis pose de nombreux problèmes » à des familles pauvres qui n'ont que leurs pieds pour se déplacer !

Deux cas d'internement à l'asile d'aliénés du Mans sont répertoriés au prétexte que « sa folie la rendait dangereuse pour son entourage » : une jeune fille de 21 ans (1920) et une mère de 5 enfants âgée de

33 ans (1922). En 1923, une opération à l'oeil pratiquée rue de Flore au Mans est prise en charge par la commune. En 1925, 1935 et 1937, le nombre de bénéficiaires reste le même : 8 personnes.

**La mise en place de la Sécurité Sociale généralisée à l'ensemble de la population, même non salariée (22 mai 1946) et l'instauration de la Caisse d'Allocations Familiales (à partir de 1932 pour les salariés) vont nettement améliorer la vie des familles, à tous les âges.**

Autres temps, autres problèmes : aujourd'hui, c'est le surendettement qui amène certaines familles à contacter le CCAS.

**Martine Letourneur.**

## Du côté des ateliers...



### L'alimentation

Pour l'alimentation, nous avions le lait de vache ou de chèvre. Le beurre que nous faisons nous-mêmes. Le cochon que nous engraissons une fois l'an, la viande que l'on conservait dans le saloir, les saucisses, le boudin, les rillettes, faites maisons. Tout était nature. Les volailles élevées au grain, les lapins qui ne connaissaient pas les granulés pour leur nourriture. Nous mangions très peu de viande de boucherie.

**Hélène Melot et Marie Nédélec.**

**Ateliers, entrepôts, préparation... c'est ici que se fabrique l'histoire du pays de la Charnie, avec vous !**

Les Ateliers d'histoire de la Charnie, chez Marie Nédélec, 5 place Adam Becker, 53270 Blandouet.

## Cinq repas par jour !

J'ai commencé à travailler en 46. J'étais bourrelier chez un patron qui faisait toutes les fermes de Ste Suzanne même celles de St Jean, de Torcé et de Chammas, on n'allait pas à Blandouet parce qu'il y avait un bourrelier Paul Goupil. On travaillait toute la journée et on était nourri par les fermiers chez qui on était. Chez eux, on faisait cinq repas par jour. Le matin, le 10 heures, le midi, le 4 heures et puis le soir,



**Roger Plot et sa femme.**

on mangeait avant de s'en aller. Le matin, c'était souvent de la soupe à l'oignon, une tartine de rillettes et le café. A 10 heures, c'était une tartine de rillettes ou de pâté et à midi, c'était le repas, de la viande, quoi ! A 4 heures, c'étaient plutôt des crudités, par exemple des tomates à la période. Le soir, on mangeait une soupe puis je rentrais chez mon patron. A l'époque, je commençais à 6 heures et demi et je finissais à 7 heures. Dans les fermes, on y mangeait bien. Il y avait des bonnes fermes mais des meilleures que d'autres et il y avait aussi des fermes où quand j'arrivais chez ma mère, je remangeais. J'étais délicat, j'aimais tout mais fallait pas que je vois comment on préparait le repas. Je me souviens qu'une fois, la fermière pour découper un lapin, elle tenait une cuisse dans sa bouche et elle coupait avec ses deux mains libres. Alors moi, le midi, j'ai pas mangé de cuisse. Quelquefois, la fermière me donnait de la nourriture (des œufs, un pot de rillettes ou autre) pour me remercier de mon travail. Le fermier était toujours à côté de nous quand on travaillait, et fallait faire attention parce qu'à cette époque-là, on buvait beaucoup, surtout du cidre. L'hiver, on nous proposait du cidre chaud et je crois même que parfois, on y rajoutait un peu de goutte. Jamais de vin. Chez mon patron, j'étais nourri, ça m'est arrivé en 1948, j'étais apprenti alors, de manger une demi sardine, il prenait la queue et moi la tête. Mais on profitait du temps et on discutait aussi.

Ma femme a tenu un magasin d'alimentation, une épicerie à Ste Suzanne. On a arrêté dans les années 70 à cause des grandes surfaces. A 4 heures du matin, j'allais chercher les fruits et légumes à Laval aux Halles de la place de la Mairie avec un petit camion et

le reste était livré de Laval par le camion Chartier. Il n'existe plus à présent. J'ai ramené jusqu'à 35 cageots de pêches, les gens venaient, se servaient ou bien on les servait, ça marchait bien à l'époque. On vendait comme fruits, des oranges, poires, pommes, raisins et des avocats d'Israël ! C'étaient des produits plus sains que maintenant.

**Roger Plot, Sainte Suzanne (53), avec la complicité de Nelly Dorizon.**



*"Les pizzaiolos de France"*



## La « Pizza-bière de la Charnie »

Les Lorrains ont produit le Picon-bière. Demain, peut-être, le Maine pourra-t-il être fier d'ajouter à ses spécialités la « Pizza-bière de la Charnie ». Pour éviter aux historiens de demain des recherches fastidieuses, ce plat a été créé le 17 octobre 2009, à Blandouet, grâce à la rencontre organisée par les Ateliers d'histoire de la Charnie entre les maîtres brasseur et pizzaiolo, Christophe Launay et Mickaël Brouxel. Et pour découvrir sans plus attendre les nouvelles saveurs de la Charnie, rendez-vous,

- pour la « Pizza de la Charnie », à Vaiges le lundi et à Sainte Suzanne le samedi, en fin de journée, sur la place au centre du bourg (06 07 42 97 54),

- pour la « Blanche de la Charnie », à la Brasserie la Suzanne, 11 rue des Coëvrans, à Ste Suzanne (06 84 50 09 71).

Pour Saint-Denis d'Orques, Loué-en-Charnie, etc. à vous de jouer !



## Atelier agriculture et forêt

Ruis, le sureau 25 novembre – 22 décembre

Dans le « Calendrier des arbres » le sureau marque le treizième mois lunaire. C'est un arbrisseau ramifié qui donne, en début d'été, les grands corymbes de fleurs d'un blanc d'ivoire, et en septembre, d'abondantes grappes de baies noires et comestibles, d'où son nom, le sureau noir. Le sureau était souvent planté près des habitations parce que l'arbuste était considéré comme protecteur de la maison.

Son nom latin, sambucus, désigne une petite flûte, faite d'un rameau de sureau vidé de sa moelle.

La « flûte enchantée » des légendes germaniques était en sureau ; en témoignent d'ailleurs certains noms locaux de l'arbuste, sambuce et hautbois.

Ses vertus médicinales ont toujours été reconnues. Les anciens, qui devaient trouver dans la nature de quoi se soigner, croyaient à l'efficacité des propriétés de toutes les parties du sureau et pour eux c'était un arbre de grande valeur.

Un vin à base de baies était apprécié dans certains pays comme un bon tonique : « Le Porto des pauvres ». Une infusion de fruits soulageait les maux de tête, les rhumes, la sciatique,



jus de baies de sureau est reconnu pour ses propriétés diaphorétiques (qui provoque la sudation), idéal donc pour soigner grippe, bronchite et autres toux rebelles.

Publiés en 1995, les résultats d'un essai clinique au cours d'une épidémie de grippe ont démontré «...qu'un extrait de baies de sureau était nettement supérieur au placebo pour le soulagement des symptômes de la grippe. » A rappeler cet hiver peut-être ?

Mais attention, ces baies cuites sont comestibles, mais toutes les autres parties de la plante contiennent de l'oxalate de calcium et sont donc toxiques. **Judith Davis.**

l'hydropisie, la démence, la mélancolie et les morsures de serpents et de chiens ! Les feuilles avaient le pouvoir d'éloigner les mouches et on mettait un cataplasme de feuilles pour calmer les inflammations et membres enflés. En Irlande, neuf baies ou un brin coupé en neuf morceaux et porté comme collier étaient réputés guérir de l'épilepsie. Ce collier protégeait le nourrisson qui perçait ses dents. On soignait les fièvres et rhumes avec une décoction de fleurs mélangées à celles de tilleul et de camomille.

Tout cela n'est pas de la superstition ou de l'imagination car selon « Wikipedia » le concentré de

## Petites gens, grandes figures

### Roger Lépine : une grande figure suzannaise



Roger Lépine.

Dire qui était Roger Lépine est bien difficile tant cet homme correspond à l'idée que l'on a de notre rubrique « petites gens, grandes figures ».

Né le 22 avril 1898, décédé en mai 1988 à l'âge de 90 ans, Roger Lépine vivait seul à la fin de sa vie.

Qui n'a pas croisé son regard bienveillant lorsqu'il habitait

place Ambroise de Loré, là où se trouve désormais le musée du jouet installé dans son ancienne maison.

Fils de Joseph Lépine, il a toujours travaillé avec son frère Marie-Joseph son cadet, en partageant le même atelier de menuisier, les mêmes installations rue du Chenil, ceci quand bien même ils avaient séparément chacun leur clientèle. Ils avaient tous les deux appris le métier avec leur père Joseph. Roger fabriquait du meuble, des fenêtres, parfois des cercueils et des escaliers... Il se déplaçait toujours à vélo lorsqu'il fallait prendre des mesures pour effectuer un travail, les petits meubles étaient transportés à l'aide d'une brouette, les plus volumineux étaient acheminés dans la bétailière d'un fermier. Les gens venaient le voir chez lui, son repaire était sa cuisine (derrière son magasin) là où souvent on servait le café, cette salle était celle de la convivialité. Dans l'atelier, il faisait

froid l'hiver quand bien même on brûlait les copeaux et chutes de bois dans la cheminée, ses mains étaient souvent engourdis. Son activité professionnelle s'est arrêtée en 1971.

Roger était connu pour sa qualité de menuisier et au-delà pour bon nombre d'activités conduites au sein de la commune de Sainte Suzanne mais aussi dans les communes avoisinantes : qui ne connaissait pas « le Père Lépine » ? Quand on venait le voir, il était salué et appelé simplement « Roger », cela signifiait toujours à son contact beaucoup de chaleur humaine, mais aussi une envie de réaliser ensemble des choses ayant un retentissement positif : on savait que Roger avait des idées et avait toujours des solutions. Il était souvent sollicité pour des sujets spécifiques à l'histoire de Ste Suzanne : souvent dans les rallyes, on disait « allez voir le Père Lépine, vous serez sûr de gagner »...

Roger a fait la guerre de 1914-18 en tant que



sergent artilleur des tranchées. Il a traversé la période de la guerre 39-45 avec les difficultés connues par tout le monde : réfractaire au STO, il y a échappé (il avait prévu une solution pour se cacher).

C'était une figure qui allait progressivement rayonner dans diverses activités de l'après-guerre... Alors que la photographie commençait seulement à se développer, il était devenu photographe, il utilisait à l'époque le système à plaque photo, on venait le chercher pour des besoins tant privés que pour des activités communales ou associatives lors des fêtes locales. Il était pompier, et comme il était un musicien très actif déjà à l'époque de la musique de Ste Suzanne, c'est lui qui prévenait ses collègues en jouant « l'hymne au feu », morceau connu de tous les pompiers volontaires et de la population. Il sonnait au clairon de sa fenêtre, puis descendait l'escalier au coin de chez le père Bidalier, et enfin se rendait le plus vite possible route de Montsûrs pour prévenir un maximum de gens qui se dirigeaient comme lui vers le centre de secours prendre le matériel et intervenir sur le lieu du feu. (NB : le tocsin n'a été que rarement utilisé, par exemple le feu au mont Noir de 1949). Il n'est pas resté très



longtemps pompier car au vu de ses multiples activités et de son rayonnement, il allait devenir conseiller municipal, puis adjoint au maire avant d'être élu maire en octobre 1955 où il a terminé le mandat de Joseph Létard. Ayant formé une équipe autour de lui : « On cherche des conseillers » disait-il à ses amis et proches, il sera réélu pour un second mandat. Il portait volontiers le café de réconfort aux assesseurs présents lors des élections. Il cédera en mars 1965, son fauteuil à Louis Morteveille, père de Jean-Pierre Morteveille, maire actuel. L'anecdote révèle qu'il voulait bien rester au conseil s'il n'était plus maire. Il sera un adjoint très actif car présent sur place et ayant une bonne connaissance des dossiers pour de nombreux projets : tout à l'égout, VVE, gendarmerie, poste, etc. On se souvient qu'il allait même à Laval à vélo pour régler des affaires administratives relevant de sa responsabilité (il recevait une indemnité qui n'existait pas, car en Préfecture on ne connaissait pas ce moyen de transport !). On connaît de lui aussi une superbe photo sur laquelle il est en compagnie de Robert Buron, ministre venu pour l'inauguration d'une route touristique en 1959. Enfin combien de temps est-il resté chef de musique ? Le site actuel de l'harmonie précise :

« C'est monsieur Lépine qui marquera son histoire. Il prendra les commandes de celle-ci en 1920 car son directeur venait de décéder. Il reconstruit ce groupe anéanti après la première guerre en formant de nombreux jeunes. Sa direction, que l'on avait présentée comme provisoire allait durer plusieurs décennies... Après une nouvelle interruption pendant la seconde guerre, il la dirigera jusqu'en 1978". Sous la conduite de Roger Lépine, toute la vie était objet d'accompagnement musical. Les fêtes du 14 juillet avec la retraite aux flambeaux conduite par les enfants et leurs lampions, la fanfare faisait résonner la musique dans les rues. Les concours de pêche de l'étang situé sous le Grand Moulin, ne commençaient que lorsque la fanfare avait descendu la cohorte des pêcheurs jusqu'à leur emplacement. C'est lui qui au son du bugle faisait abaisser et lever les cannes à pêche. En fin de concours, les gagnants et le public étaient récompensés par quelques morceaux musicaux. Qui ne se souvient à Ste Suzanne des répétitions de musique près du poêle au moins une fois par semaine salle de la justice de paix en mairie... des cérémonies commémoratives du 8 Mai et du 11 Novembre pour lesquelles la fanfare se déplaçait y compris à Blandouet et à Torcé-Viviers et intervenait aussi à l'église pour ces cérémonies officielles. C'est lui qui a fait jouer l'hymne américain à chaque commémoration en récompense de la libération de Ste Suzanne le 4 août 1944. Qui a oublié les fêtes locales pour lesquelles on se réunissait autour du kiosque à musique maintenant disparu, les gens présents y dansaient... de même la musique jouait sous les remparts chez Barrier... Il faut dire aussi que toute sa vie de musicien Roger n'a utilisé qu'une fausse baguette de chef, c'était un « scion : un bout de bambou ». Une vraie baguette de chef d'orchestre lui a été offerte pour ses 50 ans passés à la tête de la musique de Sainte Suzanne lors d'un jumelage avec Sulzheim : elle était pratique car elle se pliait, mais il est resté fidèle à son ancien outil. Roger chantait à la chorale paroissiale, à cela s'ajoutait beaucoup de bénévolat auprès de la paroisse, montage des stands avec les frères Morane. Il a longtemps été correspondant des journaux locaux : Ouest-France et le Courrier de la Mayenne. Vers la fin de sa vie, ses doigts n'étaient plus aussi agiles pour activer les pistons de son bugle. Nous avons encore plein d'agréables souvenirs de lui : le voir chez lui place Ambroise de Loré sur le pas de sa porte, les mains derrière le dos, regardant la place, laissant égrener le temps qui passe et peut-être aussi contempler sa vie riche de souvenirs et de services rendus. Il fut une grande figure locale, la population suzannaise lui doit beaucoup.

*Jean-Claude Dorizon, avec la complicité des derniers fils de Roger Lépine, Pierre et Jean et de Marie Houllière.*

# Rubrique-à-brac

## *Des mots pour dire les maux* par Martine Letourneur.

Ayant constaté l'évolution du vocabulaire lié à la santé, la disparition et l'apparition de mots pour désigner certaines pathologies, je me suis amusée à faire ce petit glossaire... malgré la gravité du sujet.

**Accident** : Les accidents étaient liés au travail : animaux (coups de corne ou de pied des vaches, taureaux ou chevaux), chutes des charrettes, doigts ou membres sectionnés ou arrachés par les machines... Les orages, les animaux venimeux faisaient aussi leur lot de victimes... Le nombre de victimes d'accidents de la route a augmenté proportionnellement au parc automobile...

**Accouchement** : à la maison jusqu'au début des années soixante. Le retour au travail était relativement rapide... Un trop long maintien au lit entraînait des phlébites.

**Angine** : rouge ou blanche. Les antibiotiques ont amélioré la prise en charge de cette infection. Elle n'empêchait pas le fermier ou la fermière de faire les « gros boulots » : traire ses vaches et assurer les soins aux animaux. Elle cachait parfois d'autres maladies plus graves: scarlatine, rougeole, oreillons, diphtérie...

**Bébé et ses maux**: « maux d'élan » qui amène un sourire-riktus sur le visage du nouveau-né, mal de dents qui poussent et amène son lot de désagréments (infections ORL, érythème fessier...), diarrhées (la diarrhée verte était la terreur des mamans!) dues à une alimentation lactée pas toujours appropriée (lait de vache « coupé », plus rarement lait de chèvre ou de jument), pleurs justifiés par une couche en tissu souillée...

**Bégayer** : se disait chez nous « quetonner »

**Bouche**: Peu de soin était apporté à l'hygiène buccale. Les dents étaient rarement soignées. En désespoir de cause, on finissait par aller se faire arracher la dent toute pourrie qui vous transformait le visage à cause de la « chique » qu'elle faisait !

**Clou (ou « kiou » = furoncle)**. Comme tous les abcès, l'origine infectieuse rendait ce mal purulent douloureux, la pénicilline en venait à bout. (Merci Monsieur Fleming-1928)

**Croup, diphtérie** : maladie infectieuse bactérienne redoutable qui se manifestait par une angine à fausse membrane (croup) et par une atteinte générale liée à une toxine qui attaque le myocarde. Aujourd'hui un vaccin nous protège.

**Dartres** : on pensait qu'elles étaient attrapées au contact des animaux... Le recours au « cerneur » est souvent le premier remède utilisé... suivi par la fabrication de « pommade maison » (cendre, beurre fondu...) comme pour le zona dont on disait qu'il ne fallait pas qu'il fasse le tour de la ceinture, sinon c'était la mort !

**Diarrhée** : les raisons en sont variées... On ne parle pas de « gastroentérite » mais parfois de grippe intestinale. Divers mots sont utilisés pour les animaux comme pour les humains : la déripette, la courante, la chiasse ou la « fouère »...

**Eczéma** : l'origine allergique était connue empiriquement... Là aussi, les « toucheurs » étaient souvent sollicités.

**Eternuements** : rhume des foins, ou autres causes ; l'éternuement reste caractéristique de celui qui « l'exprime » au même titre que le rire. Ma grand-mère avait coutume de dire qu'elle

« artichait » (Atchoum= « artichôôô »)

**Foie** : qui n'a jamais eu de crise de foie ? Synonyme d'indigestion due généralement à un repas trop riche ou trop copieux... On en a les « boyaux à la retourn' »!

Et je ne vous parle pas du foie cirrrosé (Vous avez dit « six rosés ? »)

**Fortifiants** : vous avez le choix entre une cuillère d'huile de foie de morue ou une dose de Quintonine, l'apéritif qui donne bonne mine !!!!

**Gourme et morve** sont deux maladies du cheval qui par analogie désignait le rhume dans sa partie visible : avoir la morve (= la goutte) au nez. On a tous le souvenir de ce copain d'école spécialiste des « chandelles » qui s'essuyait avec sa manche quand le maître lui ordonnait de se moucher ! On n'avait pas de sinusite mais un rhume de cerveau... et un cerveau, ça peut dégouliner !!!

**Goutte** : En dehors de la maladie liée à l'excès d'acide urique; la « goutte » (= eau-de-vie) était régulièrement utilisée comme antiseptique sur les blessures, ou pour rincer la seringue de l'hongreur.

Et puis une petite goutte dans le café ou un bon grog à la goutte, ça vous remettait un bonhomme ou une bonne femme sur pied !!!

**Hémorragie** : qu'elle soit d'origine accidentelle ou liée à des problèmes de varices, on ne savait la juguler qu'avec un garrot...

**Hernie** : hiatale, inguinale ou ombilicale... On la supportait, on soulageait la douleur avec des bandes, des ceintures...Parfois, ça se terminait mal...

**Infirmes** : suite aux accidents, aux maladies ou de naissance. L'infirmité était physique: pied-bot, bec-de-lièvre, cécité, surdité ( peu de traitement ou des actes chirurgicaux lourds)... ou mentale. Et là, pas facile à vivre la situation d'idiot du village, le « berlaud », le nouzou...

**Intempérance ou ivrognerie** : Il y avait l'idiot de village et l'ivrogne du village...Celui qui était capable de faire les paris les plus insensés (avaler un ver de terre ou une limace vivants) pour un verre de mauvais vin rouge ou avaler le fond de tasse où se trouvait la goutte qui avait servi à l'hongreur... L'alcoolisme a longtemps fait des ravages dans les familles rurales et ouvrières ; c'est un fléau reconnu aujourd'hui comme une maladie addictive... « soûlaud », en « ribaude » ou victime « d'un coup de pied de busse (ou de barrique) » quelques sobriquets répandus...

**Jaunisse** : nom savant « ictère ». Surveillée de près chez le nouveau-né, elle est généralement liée à un problème d'immaturation du foie du bébé, mais elle peut aussi être le signe d'incompatibilité sanguine, de malformation ou d'infection néonatale.

**Joli mal** : belle formule pour désigner la grossesse... plus poétique que cette autre formule : « Elle est grosse » ou « Elle a un polichinelle dans le tiroir »!!!

**Kyste** : selon l'endroit où il se situait et la gêne qu'il occasionnait, on le gardait ou le confiait au bistouri du médecin, voire du chirurgien...

**Lumbago** aussi appelé « tour de rein », on se dopait comme on pouvait contre la douleur et quand il n'y avait plus d'autre solution, on restait couché !

**Menstrues** : ce phénomène mystérieux réservé à la gente féminine était entouré d'un tas de croyances. On ne tuait pas le cochon, on ne faisait pas de mayonnaise à ce moment précis du mois sous peine de rater les rillettes... et la mayo. Certaines affirmaient même que cela les empêchait de traire les vaches sous peine de voir le lait tourner...

Quelques formules imagées : « Avoir la visite de tata Rose » ou « Voir les Anglais débarquer »

**Neurasthénie** : Cette forme de névrose est devenue notre « déprime », ou dans les cas les plus graves, la dépression « moderne ».

**Otites et autres maux d'oreilles** : On mettait un coton dans l'oreille pour se protéger des coups de froid qui ravivent la douleur.

**Les oreillons** avaient mauvaise réputation à cause du risque de stérilité chez l'homme.

**Poliomyélite** : Cette infection virale de la moelle épinière a causé de nombreux ravages dans les années cinquante-soixante, causant des paralysies ou des décès. Elle est éradiquée grâce au vaccin.

**Pouilleux et galeux** étaient les parias des cours de récréation, on associait leurs maux à un manque d'hygiène (et une belle âme peut elle être enfermée dans un corps sale ?) et les risques de contagion réels créaient un « vide sanitaire » autour des malheureux atteints par la gale et dévorés de poux !

**Quintes de toux** : d'origines variées, elles pouvaient cacher une laryngite, une trachéite, une bronchite ou la coqueluche tant redoutée surtout chez les jeunes enfants... Les pastilles « Pulmoll », « Valda »... étaient largement utilisées... ainsi que le « Vick's Vaporub ». Chaque famille avait « son » sirop qui servait à toute la famille, d'une saison à l'autre. Quand cette toux s'accompagnait de fièvre, température vérifiée par voie anale à l'aide du thermomètre au mercure, on appelait le médecin qui, lui, avait une voiture ou on se déplaçait (à pied, à cheval ou à vélo).

**Rougeole et rubéole** : maladies infantiles dont les conséquences pouvaient devenir dramatiques : cécité liée à la rougeole, risque de malformation en cas de grossesse liée à la rubéole. Protec-

tion assurée par le vaccin ROR (Rougeole, Oreillons, Rubéole).

**Scarlatine** : liée à la présence d'un streptocoque. Risques de complications cardiaques ou rénales. « ça vaut mieux que d'attraper la scarlatine » chantait-on encore dans les années soixante... Cette maladie nécessitait la mise en quarantaine du sujet atteint.

**Strabisme ou « un oeil à Blandouet, l'autre à Sainte-Suzanne »** (cette phrase peut être transformée en citant les communes que vous voulez !!!) Comme tous les problèmes de vision, elle était corrigée par le port de lunettes ; les opérations ont commencé à être effectuées dans les années soixante-dix.

**Tétanos** : Maladie facilement contractée par les travailleurs au contact de la terre souillée. La vaccination est obligatoire pour les enfants de moins de 18 mois depuis 1940. Le vaccin n'assure pas une protection totale (rappel tous les dix ans, sérum en cas de blessures suspectives).

**Tuberculose** : Une autre grande maladie du siècle dernier, elle a envoyé de nombreux « tubards » au sanatorium après l'ablation d'une partie du poumon (parfois d'un poumon entier). Le BCG a été l'arme absolue contre cette maladie qui a connu des récives récentes.

**Urticaire** : On disait plus volontiers « orticaire » à cause de la ressemblance avec l'aspect de la peau après les piqûres d'ortie.

**Les piqûres d'aoûtats** (ou « rourouges ») et d'insectes en général étaient traitées au vinaigre... ou à l'eau de Cologne (ça sent meilleur, mais qu'est-ce que ça pique!!!)

Il paraît que l'**urine** ; ça soulage aussi, (mais ça ne sent pas bon !!!)

**Varices** : Les femmes en étaient les principales victimes. Ce phénomène s'aggravait à chaque naissance et provoquait de nombreux problèmes : phlébites, ulcères variqueux, hémorragies.

**Vaccins** : Variole et BCG étaient assurés dès la naissance par un service de médecine gratuite dans les mairies ; on y faisait aussi la visite des nourrissons. Le test tuberculique était fait dans les écoles (timbre : positif = protection, négatif = revaccination avec la plume qui laissait des scarifications purulentes et des cicatrices à vie !).

**Vers** : Ces parasitoses ponctuels chez l'enfant ou l'adulte étaient traitées par des vermifuges... ou par des pépins de citrouille ou autre « remède de

“J'ai lu avec attention...”

“Un article m'a beaucoup plu !”

“J'ai aimé...”

“Je souhaite proposer...”

“Cette photo m'a évoqué des tas de souvenirs !...”



*Vos remarques, vos idées, faites-les nous connaître !*

Les Ateliers d'histoire de la Charnie  
Chez Marie Nédélec  
5 place Adam Becker  
53270 Blandouët

<http://ateliersdelacharnie.free.fr>

*Merci !*



bonne femme » ! Les symptômes étaient les suivants : insomnie, tendance à se gratter le nez et les fesses...

Quant au **ver solitaire (ou ténia)**, il a laissé de mauvais souvenirs à ceux qui l'ont hébergé !

**Waters** : dans l'étable, derrière le tas de fumier (manière la plus rapide de recycler les déchets) ou cabane au fond du jardin pour s'isoler tranquillement.

Pas de **papier hygiénique**... Dans la nature il y a les feuilles d'arbre ou la poignée d'herbe (éviter la poignée d'ortie !!!), dans les « cabinets », il y a le journal ou le « Nous Deux »... A l'heure de la vaisselle, si on prend le temps de relire un roman ou deux, le travail est fait quand on revient !!!

**X, comme né sous X**... ou la condition malheureuse des enfants de l'Assistance. « Jeter son bonnet par dessus le moulin » pouvait avoir des conséquences graves à une époque où l'éducation sexuelle se résumait à deux phrases :

« Te voilà grande fille (ou jeune fille) à l'apparition des premières règles et « Tu ne couches pas avant le mariage » pour prévenir tout risque de grossesse « anticipée ».

Concevoir un enfant hors mariage, c'était « la honte pour la famille ». Alors, on réparait, on arrangeait vite un mariage... ou on partait en « vacances » chez une tante lointaine et parfois cet exil était définitif... ou on revenait « débarrassée » du fardeau, laissé à l'Assistance Publique qui éduquait ces enfants pour en faire des « commis de ferme » ou des « bonnes à tout faire »...

Autre solution : on assumait avec courage face aux « bien-pensants ».

**Yoyoter de la touffe**, perdre la boule, être « zinzin » évoquent la « folie ».

**Retomber en enfance** s'appelle aujourd'hui « maladie d'Alzheimer »

**Zozoter ou zézayer** ... « Zean, z'ai vu une zirafe zéante et un gros sat au zoo » Quel que soit le défaut de prononciation et son origine, ce qui n'était pas corrigé dans la petite enfance restait à vie... pas d'orthophoniste pour soigner ces troubles!

## Douceurs...

Tiens voilà Céline qui arrive, tout sourire. Très vite elle déclare « Vraiment bien le dernier PBI. Tu sais les douceurs n'étaient pas exclues de notre nourriture quand j'étais petite !

Ma grand'mère savait tirer partie des fruits, tous biologiques cela va de soi. Avec les prunes, elle faisait du ripopé, compote épaissie par de la farine ; pour l'Assemblée à la St Louis, elle nous régalaient de pâtés aux poires, longs chaussons dorés au jaune d'œuf ; un peu plus tard elle cuisait au four dans leur peau, les poires de ton vieux poirier, leur chair devenait rose : c'était le goûter préféré de la tante Marie Goupil, avec une tartine de beurre. Les pommes cuisaient sur le gril à la cheminée, comme les châtaignes dans les braises mêlées de cendres ; j'avais un faible pour les bourdins : des pommes entières pelées étaient enveloppées de pâte, cuites comme les pâtés. Dès le cidre nouveau tiré du pressoir, on passait une journée et une grande veillée à cuire du pommé, parfois même avait la chance de récolter du miel sauvage. Elle achetait peu mêmé, à part des fouaces-des brioches, un peu sèches- pour la Bonne Année. Rares sur la table nous les mangions doucement. »

-« Céline, c'est bon tout cela ! Au fait, tu n'aurais pas le secret pour réussir le gâteau de Savoie de tante Augustine ? Je le rate régulièrement. » **Marguerite Montaroux-Martreau.**

### *En ce temps-là,*

*On écoutait murmurer le vent dans les herbes,  
Chanter l'eau dans la rivière et respirer la terre  
Qui nous donnait son pain.*

### *En ce temps-là,*

*on vivait avec le soleil du matin, les saisons  
Nouvelles qui mesuraient le travail d'une journée et  
Le temps de la vie.*

### *En ce temps-là,*

*On vivait avec la nature, on respectait la terre que  
L'on retournait, l'herbe que l'on fauchait,  
L'arbre qu'on abattait et le gibier que l'on chassait.*

### *En ce temps-là,*

*On aimait la terre autant que soi-même,  
On était du même esprit, du même sang : terre sacrée qui  
Avait recueilli en son sein le corps de nos ancêtres.*

### *En ce temps-là... Mais c'était hier !*

*Zu'avons-nous fait ?*

**Anne-Marie Prodon, in « Le Pain de la terre », Cabédita archives vivantes  
1992 - Proposé par Marguerite Montaroux-Martreau.**

*J'ai reçu ou acheté le n°12 et je règle le n°13*



Réservez-le dès maintenant en retournant ce coupon :

M., M<sup>me</sup> \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

Code postal [ ] [ ] [ ] [ ] [ ] [ ]

Commune \_\_\_\_\_

(facultatif) Tél. \_\_\_\_\_

(facultatif) Courriel \_\_\_\_\_

Pour cela, je joins au coupon mon règlement de **2,50 euros**

(frais d'envoi, de distribution ou de mise à disposition inclus).

J'accompagne le coupon avec mon règlement

par :  chèque (à l'ordre du comité des fêtes et d'animation de Blandouet)  
 espèces

à : **Marie Nédélec**

**5 place Adam Becker - 53270 Blandouet**